

VITESSE DE COAGULATION

Marcus V.



Vitesse de Coagulation

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : 03:42 - Extraction	4
Chapitre 2 : Rigor Mortis	10
Chapitre 3 : Protocole de Nettoyage	20
Chapitre 4 : Angle d'Incidence	27
Chapitre 5 : Le Témoin Corrompu	36
Chapitre 6 : La Chambre Froide	43
Chapitre 7 : Anatomie d'une Trahison	53
Chapitre 8 : Livor Mortis	62
Chapitre 9 : Le Choix de Rousseau	71
Chapitre 10 : Vices de Forme	78
Chapitre 11 : Corps Étranger	85
Chapitre 12 : Zone de Fret 4	92
Chapitre 13 : Hémorragie Interne	100
Chapitre 14 : Vitesse de Coagulation	107
Chapitre 15 : Exsanguination	115

Chapitre 1

03:42 - Extraction

03h42.

L'Institut Médico-Légal respire mal. Les conduits de ventilation crachent un air vicié, filtré, saturé de formol. La lumière des néons vacille à une fréquence de 60 hertz. Elle découpe la pièce en tranches stroboscopiques. Elias Thorne ajuste son masque. Le latex de ses gants plaque contre sa peau. Une seconde peau. Plus fiable que la première.

Sur la table en inox, le Sujet X-412.

Un homme. Environ quarante ans. 82 kilos. 1m85. La rigidité cadavérique a atteint son plateau. Les lividités sont fixées dans le dos. Il est mort sur le ventre. Ou poussé. Thorne saisit le scalpel n°22. La lame est neuve. Elle n'a pas encore goûté au froid de la chair.

Thorne commence l'incision en Y.

Le premier trait part de l'acromion gauche. Il descend vers le manubrium sternal. Le geste est fluide. Pas d'hésitation. La peau s'ouvre avec un bruit de vieux cuir mouillé. Pas de sang. Le cœur est à l'arrêt depuis six heures. Le sang a sédimenté dans les parties déclives. Thorne répète le geste à droite. Puis il descend verticalement jusqu'au pubis. Il contourne l'ombilic. La symétrie est parfaite. Thorne n'aime pas le désordre.

L'odeur monte. Un mélange de gaz intestinaux et de fermentation. Thorne ne sent

rien. Ses récepteurs olfactifs sont saturés depuis dix ans. Il écarte les tissus cutanés et graisseux. Il utilise les écarteurs. La cage thoracique apparaît. Jaunâtre. Stérile.

Il saisit la scie oscillante.

Le cri du moteur sature l'espace. Thorne sectionne les cartilages costaux. Un par un. Un rythme métronomique. Il soulève le plastron sternal. Les poumons s'affaissent. Ils ressemblent à des éponges de mer desséchées. Thorne inspecte le médiastin.

C'est là que le protocole dévie.

L'abdomen présente une hémorragie interne massive. Un hémopéritoine de deux litres. Le sang est noir, épais. Thorne utilise l'aspirateur chirurgical. Le bruit de succion est le seul signe de vie dans la pièce. Le liquide s'évacue. Les organes apparaissent. Le foie est le centre du désastre.

L'entrée est nette. Un orifice circulaire de 11 millimètres. Pas de collerette d'essuyage typique d'un tir à bout portant. C'est une trajectoire longue distance. Mais l'angle est aberrant. La balle est entrée par l'hypochondre droit, a traversé le lobe hépatique et s'est logée dans le parenchyme.

Thorne plonge ses doigts dans la plaie.

Il sent l'obstacle. C'est dur. Métallique. Il utilise une pince de Duval. Il saisit l'objet. Il tire avec précaution. Le projectile sort du tissu hépatique.

Le cuivre brille sous le néon. Une balle de .45 ACP.

Thorne la dépose dans une coupelle en métal. Le son résonne contre les murs carrelés.
Ting.

Un détail fige ses articulations. La coupelle s'embue. La balle dégage de la chaleur. Ce n'est pas la température résiduelle du corps. Le corps est à 12 degrés. La balle est à 37 degrés. Elle est chaude. Comme si elle venait d'être tirée.

Thorne prend une loupe binoculaire. Ses doigts ne tremblent pas. Ils sont de glace.

Il observe la chemise du projectile. Les rayures de canon sont régulières. Mais il y a autre chose. Une gravure. Au laser. Des lettres minuscules, d'une précision nanométrique.

****ELIAS THORNE.****

Il ferme les yeux une seconde. Les rouleaux de sa mémoire s'activent. Ce n'est pas une menace. C'est une signature.

Il regarde à nouveau le corps. Il examine le visage de l'inconnu. Il nettoie la face avec une éponge humide. Les traits apparaissent sous la couche de suie et de débris. Thorne reconnaît la mâchoire. Une fracture mal réduite à l'angle mandibulaire gauche. C'est lui qui l'avait réparée. Il y a sept ans. À Marbella.

Le Sujet X-412 s'appelait Mateo. Un chauffeur pour le cartel. Un homme qui savait se taire. Mateo est mort pour servir de messenger.

Thorne repose la loupe. Il analyse la trajectoire dans sa tête. Le tireur était à 400 mètres. Minimum. Il a utilisé un silencieux de haute densité. La balle a traversé deux vitres et un gilet en Kevlar avant d'atteindre le foie. Mais elle n'a pas expansé. C'est une balle à pointe durcie. Spécialement conçue pour perforer sans détruire l'inscription.

C'est de l'art chirurgical.

Thorne se redresse. Ses cervicales craquent. Le silence de la morgue devient pesant. Les frigos de la morgue ronronnent. Un bourdonnement de ruche métallique. Il regarde l'heure. 03h50.

Huit minutes depuis le début de l'autopsie.

Il n'a pas le temps de finir le rapport. Si Mateo est ici, l'équipe de nettoyage n'est pas loin. Ils ne viennent jamais pour le corps. Ils viennent pour les preuves. Et Thorne est devenu une preuve vivante.

Il s'approche de l'évier. Il retire ses gants. Ils claquent contre ses poignets. Il se lave les mains. L'eau est glacée. Il frotte ses ongles. Il frotte sa cicatrice sur l'avant-bras. Un vieux souvenir de la Costa del Sol.

Il prend la balle de .45. Il la glisse dans sa poche. Le métal chaud brûle sa cuisse à travers le tissu de son pantalon. Une sensation physique. Réelle.

Il ne range pas ses outils. Il laisse le corps ouvert. Le foie exposé.

Il se dirige vers son casier. Il retire sa blouse en néoprène. Dessous, il porte un pull noir en cachemire et un pantalon technique. Il récupère son kit de survie. Un scalpel rétractable. Une fiole d'adrénaline. Un scanner de fréquences.

Le voyant du scanner passe au rouge.

Signal détecté. 400 MHz. Radio à courte portée. Ils sont dans le périmètre.

Thorne ne court pas. Courir provoque du bruit. Courir altère la perception. Il marche vers la sortie de secours. Ses chaussures à semelles de gomme ne font aucun son sur le carrelage.

Il atteint le couloir des chambres froides. Les tiroirs en inox s'alignent comme des dossiers dans un tribunal.

Soudain, le néon au-dessus de lui explose.

Thorne s'aplatit contre le mur. Pas d'odeur de poudre. Un tir à l'air comprimé. Silencieux. Précis.

L'Exécuteur est déjà là.

Une ombre se découpe au bout du couloir. Silhouette androgyne. Mouvements fluides. Une démarche de prédateur qui ne connaît pas la fatigue. Thorne reconnaît le style. Vesper.

Il n'y a pas de dialogue possible. Pas de négociation. Juste une procédure d'effacement.

Thorne recule vers la zone des déchets biomédicaux. Il saisit un flacon de 5 litres de formaldéhyde. Il le débouche d'une main. L'odeur est suffocante. Il le déverse sur le sol, derrière lui. Une traînée chimique.

Vesper avance. Le Sig Sauer P226 est levé. La trajectoire est verrouillée sur le sternum de Thorne.

Thorne appuie sur l'interrupteur d'urgence du monte-charge. Les portes s'ouvrent dans un gémissement métallique. Il se glisse à l'intérieur.

Vesper tire.

Le projectile percute le cadre de la porte. Thorne ne regarde pas. Il frappe le bouton du sous-sol.

La cabine descend.

Dans l'espace clos, Thorne prend son pouls. 110 battements par minute. Trop élevé. Il doit stabiliser son homéostasie. Il sort une seringue de son kit. 2 mg de propranolol. Bêta-bloquant.

Il injecte le produit directement dans la cuisse.

Le rythme cardiaque ralentit. Sa vision se clarifie. Les détails reviennent au premier plan. La morgue est une structure géométrique. Il en connaît les moindres recoins. Il a quarante-huit heures.

La balle dans sa poche continue de chauffer. C'est un capteur thermique. Ils savent exactement où il se trouve.

Le monte-charge s'arrête. Sous-sol. La zone de traitement des eaux.

Thorne sort. Il marche vers l'obscurité. Il n'est plus le légiste. Il est la matière organique qui refuse de coaguler.

Le compte à rebours est lancé.

03h54.

La chasse est ouverte.

Chapitre 2

Rigor Mortis

03h56.

Sous-sol de l'Institut Médico-Légal. Zone de traitement des eaux.

L'air est saturé d'humidité et de chlore. Les pompes ronronnent. Un bourdonnement à basse fréquence qui résonne dans la cage thoracique de Thorne. Le propranolol fait effet. Son pouls descend à 62 battements par minute. La sueur froide sur son front se stabilise. La peur est une réaction biochimique. Il vient de l'inhiber.

Thorne s'assoit sur une caisse de transport en polymère. Il sort son smartphone crypté. Il ouvre l'application de gestion des clichés post-mortem.

Le cadavre X.

Il fait défiler les photos prises dix minutes plus tôt. Macro-photographie de la zone hépatique. Sous la cinquième côte, il y a une ligne blanche. Fine. Presque invisible à l'œil nu. Trois centimètres de tissu cicatriciel.

Thorne zoome.

La suture est particulière. Un surjet passé avec un point d'inversion. Technique "en hameçon". Une signature. La sienne.

Marbella. Juillet 2018.

La villa de Puerto Banús sentait la poudre et l'iode. L'homme était sur la table de billard. Une plaie par balle, calibre .38. Le projectile avait frôlé la veine cave. Thorne avait opéré avec une lampe frontale et des couverts en argent stérilisés à la vodka.

L'homme s'appelait Mateo Gomez. Surnom : *Le Muet*.

Il était l'officier traitant de Thorne pour le cartel de la Costa del Sol. C'était lui qui gérait les "disparitions" chirurgicales. C'était lui qui avait organisé la fausse mort de Thorne, six mois plus tard, en injectant du bromure de pancuronium dans un cadavre de SDF pour simuler un arrêt cardiaque convaincant.

Le Muet est mort. Sur une table d'autopsie à Paris.

Thorne glisse son index sur l'écran. Il observe la balistique interne. Le projectile .45 ACP n'a pas seulement tué Gomez. Il a été placé là pour être trouvé. Un message gravé dans la chair.

Elias Thorne.

Le passé n'est pas une mémoire. C'est un parasite qui attend le bon hôte.

Thorne range l'appareil. Il sort la balle de sa poche. Le cuivre est froid maintenant, mais il sent une vibration résiduelle. Il observe la base du projectile. Une micro-lentille optique est enchâssée dans le plomb. Ce n'est pas seulement un capteur thermique. C'est un relais.

Ils ne le cherchent pas. Ils le suivent à la trace.

Il se lève. Ses muscles sont souples. L'adrénaline est sous contrôle. Il se dirige vers l'établi de maintenance du sous-sol. Il saisit une pince multiprise et un flacon d'acide chlorhydrique utilisé pour le nettoyage des conduits.

Il plonge la balle dans un bécher en verre. Il verse l'acide.

Une réaction exothermique commence. Des vapeurs toxiques s'élèvent. Thorne ne porte pas de masque. Il retient sa respiration. Trente secondes. Le cuivre se dissout. La micro-lentille éclate sous l'effet de la corrosion.

Le signal est rompu.

Soudain, le silence du sous-sol est fracturé.

Bip. Bip. Bip.

Fréquence de 800 Hz. Strident. Systématique.

L'alarme périmétrique de la morgue. Secteur Nord. Accès quai de déchargement.

Thorne consulte sa montre. 04h02.

Vesper n'est pas seule. Une équipe de nettoyage ne se déplace jamais sans un protocole de sécurisation des périmètres. Ils ont scellé les sorties supérieures. Ils descendent maintenant vers les niveaux techniques.

La morgue est un cube de béton et d'acier. Une boîte de Petri géante.

Thorne se déplace vers le local électrique. Il connaît le schéma de câblage. Il a étudié les plans de l'IML pendant ses gardes d'insomniaque. Il sait où se trouvent les zones d'ombre des caméras.

Il ouvre l'armoire de distribution. Ses doigts effleurent les disjoncteurs.

Il ne coupe pas tout. Ce serait un aveu de présence.

Il court-circuite uniquement le ballast des néons du couloir central.

Clac.

L'obscurité tombe sur trente mètres.

Thorne saisit une trousse de secours murale. Il l'ouvre. Il ignore les pansements. Il prend trois scalpels jetables, une fiole d'épinéphrine et un rouleau de sparadrap chirurgical.

Il fixe les scalpels à l'intérieur de sa manche gauche avec le sparadrap. Les lames sont orientées vers ses doigts. Accès immédiat.

Il entend un bruit au-dessus de lui.

Le grincement des bottes tactiques sur le caillebotis métallique. Pas de course. Cadence militaire. Ils sont trois. Peut-être quatre.

Thorne se glisse derrière une cuve de décantation. Le métal est froid contre son dos.

Il observe l'angle du couloir.

Un faisceau de lampe torche balaie l'obscurité. La lumière est blanche, chirurgicale. LED haute intensité. Le rayon découpe le brouillard de chlore.

"Contact visuel négatif," murmure une voix radio. Froide. Dénuée d'inflexion.

Thorne analyse la situation.

Il est dans un cul-de-sac technique. La seule sortie est le conduit de ventilation du broyeur à déchets organiques, ou le monte-charge qu'il vient de quitter. Vesper surveille probablement le monte-charge.

Il doit créer une diversion biologique.

À trois mètres de lui se trouve le réservoir tampon des fluides d'autopsie. Cinq cents litres de sang, de formol et de résidus de lavage.

Thorne rampe vers la vanne de vidange manuelle.

Le premier homme apparaît dans le faisceau de la lampe. Silhouette massive. Kevlar. Casque avec visière balistique. Il tient un MP5 avec silencieux.

L'homme avance avec une économie de mouvement totale. Un professionnel.

Thorne attend.

Le soldat passe devant la cuve. Il est à deux mètres.

Thorne ouvre la vanne.

La pression est immédiate. Un jet de liquide sombre, visqueux, explose hors du tuyau de vidange. L'odeur est une insulte aux sinus. Un mélange de putréfaction chimique et de fer.

Le soldat est frappé de plein fouet au niveau des jambes. Il perd l'équilibre sur le sol rendu instantanément glissant par les graisses corporelles en suspension.

Il tombe.

Thorne ne perd pas une seconde. Il bondit.

Il n'utilise pas ses mains. Il utilise son poids.

Il s'abat sur le soldat. Sa main gauche glisse hors de sa manche. Le scalpel numéro 11 est entre ses doigts.

La lame est courte, mais elle est conçue pour l'acier organique.

Thorne ne vise pas le gilet par-balles. Il vise la seule zone exposée : l'artère fémorale, juste sous la jointure du pantalon tactique.

Un geste sec. Une incision de quatre centimètres.

Le sang gicle. Un rouge vif, oxygéné. La pression artérielle fait le travail.

Le soldat tente de lever son arme. Thorne saisit le canon, le détourne vers le sol.

Pft. Pft.

Deux balles s'enterrent dans le béton.

Thorne applique une pression sur le larynx du soldat avec son avant-bras droit. Il veut briser le cartilage cricoïde.

Le soldat s'étouffe. Ses yeux roulent derrière la visière.

"Alpha ? Répondez," grésille la radio au sol.

Thorne récupère le MP5. Il se relève. Ses mouvements sont précis, sans hâte inutile. Il vérifie le sélecteur. Coup par coup.

Il récupère également une grenade flash à la ceinture du mort.

Le deuxième homme arrive. Il a entendu la chute.

Thorne ne tire pas. Le bruit d'une arme à feu, même silencieuse, est une signature.

Il lance la grenade flash vers le fond du couloir.

Détonation sourde. Éclat blanc.

Thorne ferme les yeux au moment précis de l'impact lumineux.

Il compte. Une seconde. Deux secondes.

Il rouvre les yeux. Le deuxième soldat est contre le mur, les mains sur les yeux. Ses photorécepteurs sont saturés.

Thorne s'approche. Il ne tire toujours pas.

Il utilise la crosse du MP5. Un coup sec sur la tempe. L'os temporal se brise avec un craquement de coquille d'œuf. L'homme s'effondre.

Thorne récupère la radio.

"Ici Vesper. Rapport de situation."

La voix est celle d'une femme. Calme. Elle n'est pas au sous-sol. Elle est au centre de commandement improvisé, à l'accueil.

Thorne appuie sur le bouton de transmission.

Il ne parle pas. Il approche la radio de la vanne de vidange qui continue de déverser son contenu fétide. Le bruit de l'aspiration hydraulique remplit la fréquence.

"Alpha ? Bravo ?"

Thorne lâche la radio dans la mare de sang et de formol.

Il se dirige vers le fond de la pièce. Il y a une trappe de maintenance. Elle mène aux égouts de ceinture de la ville.

Il s'arrête devant un miroir de sécurité convexe.

Il observe son reflet.

Sa blouse noire est maculée de fluides. Son visage est livide. Ses pupilles sont des points noirs minuscules.

Il n'est plus Elias Thorne, le légiste qui range les morts.

Il est le chirurgien qui retire les tumeurs. Et la tumeur, ce soir, c'est ce commando.

Il réalise une chose. Gomez n'a pas été tué par le cartel. Il a été tué par quelqu'un qui voulait que Thorne le trouve.

Le message sur la balle n'était pas une menace. C'était une invitation.

Il ouvre la trappe.

L'air des égouts remonte. Plus chaud. Plus acide.

Il descend l'échelle.

04h12.

Il a trente-six heures avant que son métabolisme n'élimine le propranolol. Trente-six heures de calme absolu avant que la terreur ne revienne.

Il doit trouver Rousseau. Le capitaine de police est le seul à savoir comment Gomez a atterri sur sa table de dissection.

Dans l'obscurité du conduit, Thorne sourit. Un mouvement mécanique des lèvres.

La chasse n'est pas ouverte. Elle est simplement déplacée sur un terrain où les prédateurs n'ont pas de scalpel.

Il referme la trappe au-dessus de lui.

Le silence revient dans le sous-sol de l'IML. Seul le bruit du sang de "Alpha" qui se mélange au formol résonne dans la pièce.

La vitesse de coagulation est de six minutes.

Alpha sera mort dans quatre.

Thorne s'enfonce dans les ténèbres de la ville.

Il est le fantôme d'un système qui a oublié ses propres cadavres.

Le chapitre de la morgue est clos. Celui de la rue commence.

Rigor Mortis.

Le monde devient rigide. C'est le moment idéal pour le briser.

Chapitre 3

Protocole de Nettoyage

L'Institut Médico-Légal est un poumon d'acier. 04h15. Le ronronnement des compresseurs du bloc frigorifique est le seul battement de cœur du bâtiment. Dans la salle d'autopsie numéro 4, l'air est saturé d'ozone et de formol à 10 %. Thorne est immobile. Il écoute le silence.

Le silence a changé de fréquence.

Un déclic métallique. Porte de service nord. Entrée B. Verrou électromagnétique forcé par impulsion haute tension. Thorne connaît ce bruit. C'est la ponctuation d'une intrusion chirurgicale.

Il ne panique pas. La panique est une perte de temps métabolique. Elle accélère le rythme cardiaque. Elle dilate les vaisseaux. Elle rend la cible plus facile à saigner. Thorne vide ses poumons. Une expiration lente. Contrôlée. Il glisse derrière le chariot d'instruments en inox.

Deux hommes.

Leurs pas sont des impacts sourds sur le linoléum gris. Semelles tactiques en polymère. Pas de friction. Pas de résidu sonore. Ils progressent en formation décalée. L'angle mort est leur domaine.

Thorne observe l'ombre sur le mur blanc. Un canon allongé. Silencieux fileté. Sig Sauer P226. Standard. Efficace. Le premier homme passe le chambranle de la salle 4. Sa vision nocturne GPNVG-18 projette quatre faisceaux verts sur les cuves de

macération.

Thorne est dans l'ombre du conduit de ventilation primaire. Il n'est plus un homme. Il est un obstacle anatomique.

Le premier nettoyeur vérifie les angles. Il s'approche de la table où gisait Gomez. Le plateau est vide. Thorne a déjà déplacé la viande. L'intrus pose une main sur l'acier. Il cherche la chaleur résiduelle. Le métal est froid. Le nettoyeur communique par pression sur son alternat de gorge. Deux clics. Code pour : *Cible absente*.

Erreur.

Thorne actionne la commande manuelle du système de ventilation forcée. À sa gauche, le panneau de contrôle industriel. Il bascule le levier d'urgence : "Purge Chimique - Mode Manuel".

Le système s'inverse. Les extracteurs deviennent des injecteurs.

Dans les conduits, le mélange est prêt. Thorne a cassé trois bonbonnes de formaldéhyde concentré et un bidon d'acide chlorhydrique dans le bac de rétention du circuit d'air. Le résultat est un nuage de vapeurs chlorométhyliques. Un agent alkylant. Un poison qui n'a pas besoin de balle pour tuer.

Le sifflement commence.

Une brume incolore et âcre jaillit des grilles au plafond. Le premier nettoyeur réagit en 0,8 seconde. Il porte la main à son masque. Trop tard. Le gaz brûle les muqueuses. Les yeux se liquéfient instantanément. L'homme lâche son Sig Sauer. Le métal heurte le sol. Un bruit mat.

L'intrus s'écroule. Il ne crie pas. Ses cordes vocales sont déjà tétanisées par l'œdème

laryngé. Il griffe sa propre gorge. Ses ongles arrachent des lambeaux de peau. Un réflexe de survie inutile. L'hypoxie cérébrale s'installe.

Thorne observe la scène à travers le hublot de la porte coupe-feu. Son visage est un masque de porcelaine. Il ne ressent pas de plaisir. Juste la satisfaction d'une équation résolue.

Le second homme est resté dans le couloir. Il a vu la brume. Il a reculé. Il est plus prudent. Plus lent. Thorne sait qu'il va contourner par le local technique.

Thorne se déplace. Il utilise le couloir de service, celui réservé au transport des déchets biologiques. L'odeur ici est plus lourde. Sang dégradé. Excréments post-mortem. Le chariot de transport est devant lui. Il le pousse. Les roues grincent. Un appât sonore.

Il s'engouffre dans le monte-charge.

L'ascenseur est une cage de fer des années 50. Pas de capteurs laser. Juste de la mécanique brute. Thorne appuie sur le bouton du sous-sol, mais il ne descend pas. Il bloque la porte avec une pince hémostatique. Le moteur force. Un gémissement métallique emplît la cage d'escalier.

Le second nettoyeur surgit au bout du couloir. Il voit le monte-charge bloqué. Il voit Thorne, ou du moins, l'ombre de sa blouse noire qui disparaît dans la cabine.

L'homme court. Il ne tire pas. Il veut le contact. Il veut sécuriser la cible.

Thorne l'attend dans l'angle mort de la cabine, contre le panneau de commande. Il tient un flacon de 500 ml de soude caustique. Dans l'autre main, un scalpel de rechange. Lame numéro 11. Pointue. Précise.

L'homme saute dans le monte-charge.

Thorne projette la soude. Le liquide atteint le visage du nettoyeur sous la visière de son casque. La réaction exothermique est immédiate. La peau se saponifie. La graisse humaine devient du savon sous l'effet de la base forte.

L'homme hurle. Un son de gorge déchirée.

Thorne ne lui laisse pas le temps de retrouver ses appuis. Il plonge. Le scalpel entre par le triangle carotidien, juste sous la mâchoire. Un geste sec. Précis. Thorne sectionne l'artère carotide primitive et la veine jugulaire interne.

Le jet de sang est propulsé par la pression systolique. Un arc rouge qui macule le miroir de l'ascenseur. 60 millilitres par battement. Le nettoyeur s'effondre. Ses mains cherchent sa gorge, mais elles ne rencontrent que du vide et de la chaleur fluide.

Thorne retire la pince hémostatique. La porte se referme. Le monte-charge descend.

Il est seul avec le cadavre. Il ne le regarde pas. Il fouille la veste tactique. Pas de papiers. Pas de matricule. Juste un téléphone satellite crypté et une clé USB.

Thorne récupère la clé.

L'ascenseur s'arrête au niveau -2. Les archives.

Il sort. Le sol est en béton brut. L'humidité suinte des murs. C'est ici que sont conservés les dossiers balistiques "sensibles". Les morts que l'on veut oublier.

Thorne se dirige vers le fond, rangée 12. Il connaît le classement par cœur. C'est son architecture. Il tire le tiroir métallique. Le dossier "THORNE/GOMEZ" est là. Il contient les scans de la balle .45 ACP et les rapports de trajectoire originaux que

Rousseau a tenté de falsifier.

Il prend le dossier. Il le glisse sous sa blouse.

Ses mains tremblent légèrement. Ce n'est pas la peur. C'est le retrait du propranolol. Le bêta-bloquant cesse de faire effet. Le monde réel commence à filtrer à travers sa carapace. Les sons sont trop forts. Les lumières trop vives.

Il doit sortir. Maintenant.

Il utilise la sortie d'urgence qui mène au quai de déchargement des livraisons de produits chimiques. L'air extérieur le frappe comme une gifle. 04h35. La pluie tombe. Une pluie fine, acide, qui nettoie le sang sur ses mains mais pas l'odeur de la morgue dans ses poumons.

Une berline noire est garée à cinquante mètres, moteur tournant.

Thorne s'arrête. Il ne court pas. Courir attire l'attention. Il marche avec la régularité d'un métronome.

Il contourne le bâtiment par les bennes à déchets médicaux. Il sait que Vesper n'est pas loin. Vesper ne fait pas partie de l'équipe de nettoyage. Vesper est le scalpel, pas le balai.

Une ombre bouge derrière un pilier de béton. Thorne s'immobilise.

Il sort le Sig Sauer qu'il a ramassé dans la salle 4. Il ne sait pas s'en servir comme un soldat. Il sait s'en servir comme un anatomiste. Il ne vise pas le centre de masse. Il vise les articulations. Les points de rupture.

"Thorne."

La voix est calme. Androgyne. Elle vient de partout et de nulle part.

"Tu as laissé deux cadavres de plus. Ton ratio d'efficacité est en baisse."

Thorne ne répond pas. Il cherche la source sonore. L'obscurité est totale sous le quai.

"Le dossier, Elias. Pose-le. On te laissera une heure de plus. Une heure de coagulation."

Thorne serre la crosse de l'arme. Ses doigts sont froids.

"Le sang ne coagule pas sous la pluie", répond Thorne. Sa voix est un murmure de papier de verre.

Il tire. Trois coups. Un triangle de dispersion parfait. Pas vers l'ombre, mais vers le réservoir de stockage de nitrogène liquide situé à côté du pilier.

Le métal cède. Le gaz cryogénique se libère dans un sifflement de fin du monde. Une onde de froid absolu se répand sur le quai. Le brouillard devient opaque.

Thorne fait demi-tour. Il s'enfonce dans la ruelle adjacente. Il connaît les raccourcis. Les veines de la ville.

Il a le dossier. Il a la clé USB.

Mais il sent une douleur sourde dans son flanc gauche. Il passe sa main sous sa blouse. Il retire ses doigts. Ils sont rouges. Sombre. Visqueux.

Il ne se souvient pas d'avoir été touché. Le choc hydrostatique a masqué la douleur.

"Vitesse de coagulation", pense-t-il.

Il a 400 millilitres de sang dans sa cavité péritonéale. Dans vingt minutes, sa pression artérielle chutera sous les 90. Dans trente minutes, il perdra conscience.

Il doit trouver Rousseau.

Thorne disparaît dans l'ombre d'un entrepôt de textile. Il n'est plus le chasseur. Il est un patient en urgence absolue qui doit opérer sa propre survie dans une ville qui veut son autopsie.

Le compte à rebours est maintenant une hémorragie.

04h42.

Le temps n'est plus une donnée chronologique. C'est un volume de liquide perdu.

Chapitre 4

Angle d'Incidence

05h12.

L'Institut Médico-Légal expire ses dernières vapeurs de nitrogène. Le silence est une membrane tendue. Vesper franchit le seuil du quai de déchargement. Ses bottes en cuir souple ne produisent aucun son sur le béton brossé. Elle ne marche pas, elle glisse. Une ombre cinétique dans un décor d'acier.

L'air est saturé d'ozone et de froid industriel. Elle ajuste ses gants en polymère noir. Ses mouvements sont économes. Une dépense d'énergie minimale pour un rendement maximal. Elle n'est pas ici pour la vengeance. La vengeance est un déchet émotionnel. Elle est ici pour la clôture d'un dossier.

Le premier corps gît près du pilier C-4.

Vesper s'accroupit. Ses yeux scannent la scène. Un balayage horizontal, de gauche à droite. Elle traite les données.

Sujet : Kaelig. 1m88. 95 kilos.

Position : Décubitus dorsal.

Traumatisme : Plaie perforante au niveau du larynx. Section de la carotide commune.

Elle observe l'éclaboussure sur le béton. Un motif en éventail. La vitesse de l'impact a projeté le sang à deux mètres. L'angle d'incidence est de trente-deux degrés. Thorne était bas. Accroupi. Ou en mouvement de pivot.

Vesper effleure la plaie avec un stylet en titane. Les bords sont nets. Une lame.

Thorne n'a pas utilisé son arme ici. Il a utilisé l'outil. Le scalpel. Une extension de sa main.

Elle se relève. Sa respiration est lente. Quarante battements par minute.

"Efficace", murmure-t-elle. Sa voix est un souffle neutre, sans timbre.

Elle contourne le nuage de gaz qui stagne encore au sol. Le réservoir de nitrogène présente une perforation nette. Calibre .45. L'acier a été déchiqueté par l'expansion des gaz. Elle visualise la trajectoire. Thorne n'a pas visé les hommes en premier. Il a visé l'environnement. Il a modifié la visibilité. Il a créé un angle mort dans une zone de haute surveillance.

C'est une pensée de tacticien. Pas de légiste.

Le deuxième corps est à six mètres.

Sujet : Steiner.

Cause du décès : Choc neurogénique immédiat.

Impact : Bulbe rachidien.

Vesper examine la douille au sol. Une .45 ACP. Cuivre. Pas de marquage spécial sur celle-ci. Elle la ramasse. La chaleur s'est évaporée. Le métal est froid comme le reste de la pièce. Elle fait rouler la douille entre son pouce et son index.

Elle regarde l'angle de tir. Thorne était derrière le container de déchets biologiques. Distance : 4,2 mètres. Précision : 98%. Dans l'obscurité, sous l'effet de la surprise et du gaz, Thorne a maintenu une stabilité carpienne absolue.

Ses mains ne tremblent pas. C'est un problème. Un chirurgien qui sait tuer est une anomalie biologique. Une erreur dans l'équation.

Vesper se dirige vers la sortie de secours. Elle s'arrête devant une flaque de condensation. Non. Pas de la condensation.

Elle s'agenouille à nouveau. Elle sort une lampe à rayonnement ultraviolet de sa poche tactique. Le faisceau bleu balaie le sol.

Elle le voit.

Un sillage de micro-gouttelettes. Elles sont sombres, presque noires sous l'UV. Thorne saigne.

Elle analyse la forme des taches. Elles ne sont pas circulaires. Elles sont allongées, avec des projections vers l'avant. Le sujet courait. La fréquence des gouttes indique un débit constant.

Elle prélève un échantillon avec un tampon stérile. Elle l'insère dans un analyseur portable, de la taille d'un paquet de cigarettes.

Résultat en 15 secondes.

Hématocrite en chute. Présence de débris tissulaires.

Diagnostic : Lésion de la paroi péritonéale.

Thorne a été touché. Un éclat ou une balle perdue de Steiner avant qu'il ne s'effondre.

Vesper ferme les yeux. Elle projette la carte de la ville dans son cortex. Thorne est un animal blessé. Un animal blessé cherche un terrier. Mais un chirurgien blessé cherche un bloc opératoire.

Il ne peut pas aller à l'hôpital. Il ne peut pas retourner chez lui.

Il reste deux options.

La planque ou le complice.

Elle se redresse. Ses articulations ne craquent pas. Elle est une machine parfaitement huilée.

Elle sort son Sig Sauer P226. Elle vérifie la chambre. Une cartouche à pointe creuse est engagée. Elle engage le silencieux en carbone. Le filetage est parfait. Un mouvement de rotation fluide.

Elle suit la trace de sang jusqu'à la ruelle.

La pluie commence à tomber. Fine. Acide. Elle lave le trottoir. Elle efface les preuves pour la police, mais pas pour elle. Elle voit le relief. Elle voit la topographie de la fuite.

Thorne a tourné à gauche. Vers les entrepôts de textile.

Vesper active son oreillette. Le canal est crypté. Fréquence fantôme.

— Ici Vesper. Cible identifiée. Blessée au flanc gauche. Hémorragie interne suspectée. Localisation : Zone industrielle sud. Je poursuis le vecteur.

La réponse est un crépitement sec.

— Terminez-le. Récupérez le disque. Pas d'autopsie pour lui. Juste de la cendre.

Vesper coupe la communication.

Elle court. C'est une foulée de prédateur. Rythmée. Économe en oxygène. Elle traverse les ombres. Les lampadaires au sodium jettent des taches orange sur son visage anguleux.

Elle s'arrête à l'angle de la rue des Tanneries.

Une voiture est garée en double file. Une berline noire, banale. Le moteur tourne encore. Une légère fumée s'échappe de l'échappement.

Elle s'approche, l'arme le long de la cuisse.

La portière conducteur est entrouverte. Elle l'ouvre davantage avec le bout de son canon.

Le siège est vide. Mais le cuir est maculé de rouge. Une main s'est appuyée ici. La trace des cinq doigts est nette. Une main de taille moyenne. Des doigts longs.

Thorne a essayé de voler ce véhicule. Il a échoué. Sa force diminue. La perte de sang entraîne une hypoxie cérébrale. Ses mouvements deviennent imprécis.

Vesper regarde autour d'elle. Des bâtiments en briques rouges. Des fenêtres murées.

Elle lève la tête. Un conduit d'aération sur le toit d'un vieil atelier de couture vibre légèrement. Le ventilateur force. Quelqu'un a modifié le flux d'air à l'intérieur.

Elle range son arme dans son étui de hanche. Elle attrape une gouttière. Elle grimpe. Ses mains sont des pinces de fer. Elle atteint le toit en douze secondes.

Le toit est couvert de goudron visqueux. La pluie y crépite.

Elle repère une trappe d'accès. Forcée.

Elle descend dans l'obscurité du bâtiment. L'odeur change. Ce n'est plus l'ozone ou le formol. C'est la poussière, le tissu moisi et... le désinfectant.

L'odeur de l'alcool isopropylique.

Thorne est là.

Elle progresse dans les coursives métalliques qui surplombent l'ancien atelier. En bas, des rangées de machines à coudre ressemblent à des squelettes d'insectes géants.

Au centre de la pièce, une lumière filtre sous une porte de bureau vitrée. Une lumière blanche, crue. Incongrue dans ce tombeau de textile.

Vesper sort son arme. Elle descend l'escalier en colimaçon. Chaque marche est une épreuve de silence.

Elle arrive devant la porte.

Elle entend un bruit de métal contre métal. Le cliquetis caractéristique d'une pince hémostatique.

Elle ne prend pas de gants. Elle n'attend pas.

Elle enfonce la porte d'un coup de pied latéral. Elle entre, l'arme haute, balayant la pièce.

Le bureau est transformé en bloc opératoire de fortune. Des rouleaux de tissu servent de table. Thorne est assis sur une caisse. Il est torse nu. Sa blouse noire gît au sol, trempée.

Il a une pince enfoncée dans son propre flanc. Il tient un miroir brisé d'une main pour voir l'angle d'incidence de sa blessure. De l'autre, il manipule les instruments avec une précision terrifiante.

Ses yeux sont injectés de sang. Sa peau a la couleur de la cire.

Il ne lève pas les yeux vers elle.

— Attends, dit Thorne. Sa voix est un râle sec. J'ai presque atteint l'artère épigastrique. Si tu tires maintenant, tu vas rater le spectacle.

Vesper stabilise son tir. Le point rouge de son laser se pose sur le front de Thorne.

— Le disque, dit-elle.

Thorne lâche un ricanement qui se termine en quinte de toux. Un filet de sang s'écoule de sa bouche.

— Dans mon foie, Vesper. Je l'ai avalé. Ou peut-être que je l'ai recousu à l'intérieur. Tu vas devoir faire l'autopsie toi-même.

Vesper observe la plaie. Elle voit le métal de la pince qui bouge au rythme des battements de son cœur.

— Tu es une erreur de calcul, Thorne.

— Non, répond-il en plongeant la pince plus profondément. Une grimace déchire son visage, mais ses mains restent immobiles. Je suis la variable que tu n'as pas intégrée. La vitesse de coagulation.

Soudain, il tire sur la pince. Un jet de sang frappe le miroir.

Thorne s'effondre en avant.

Vesper s'approche. Elle ne baisse pas son arme.

Elle donne un coup de pied dans le corps pour le retourner. Thorne est inconscient. Son pouls est filant.

Elle regarde la pince qu'il tenait. Au bout, il n'y a pas de balle. Il n'y a pas de disque.

Il y a un fil. Un fil de nylon qui remonte vers le plafond, dissimulé par les structures métalliques.

Vesper lève les yeux.

Trop tard.

Le déclencheur est activé par le poids de la chute de Thorne.

Un réservoir de solvant industriel suspendu au-dessus d'elle bascule.

Vesper plonge sur le côté, mais le liquide l'atteint. C'est hautement inflammable.

Et Thorne, dans sa main gauche, celle qu'elle n'avait pas vérifiée, tient un défibrillateur de poche.

Il ouvre un œil. Un regard de prédateur mourant.

— Angle d'incidence, murmure-t-il.

Il presse le bouton.

L'étincelle rencontre le solvant.

L'explosion n'est pas un son. C'est une pression atmosphérique qui déchire les tympan.

La pièce devient un enfer orange.

Vesper est projetée contre le mur. Sa combinaison brûle. Elle ne crie pas. Elle roule au sol. Elle cherche l'extincteur.

Quand la fumée se dissipe partiellement, Thorne a disparu.

Il n'y a qu'une trace de sang qui s'étire vers la trappe de service, comme un serpent rouge sur le carrelage noirci.

Vesper se relève. Son visage est marqué par une brûlure thermique au premier degré. Elle ne sent pas la douleur. Elle sent la nécessité.

Elle recharge son Sig Sauer.

Le dossier n'est pas clos. L'équation s'est complexifiée.

Elle sort dans la nuit. La pluie tombe plus fort.

05h42.

Thorne a encore une heure avant l'arrêt cardiaque.

Vesper commence à marcher. Plus vite. Sa silhouette se fond dans le déluge.

La chasse n'est plus une procédure administrative. C'est une dissection à ciel ouvert.

Chapitre 5

Le Témoin Corrompu

05h52.

La pluie s'est transformée en un linceul de givre. Thorne progresse dans l'ombre portée des entrepôts de la zone Sud. Sa démarche est asymétrique. Chaque pas déclenche une impulsion électrique dans son flanc gauche. Douleur irradiante. Nerf fémoral sollicité par l'inflammation.

Il s'arrête derrière une benne à ordures saturée de déchets industriels. L'odeur de soufre et de plastique brûlé lui sature les sinus. Il doit stabiliser la plaie.

Thorne ouvre sa sacoche médicale d'urgence. Ses doigts sont froids. La motricité fine est altérée. Il inspire. Il force son rythme cardiaque à redescendre sous les 80 battements par minute.

Il soulève son t-shirt en polymère noir. La plaie de flanc est nette. Un éclat de céramique du mur d'enceinte a pratiqué une incision de quatre centimètres. Le sang est rouge sombre. Veineux. La coagulation est lente à cause de l'adrénaline qui fluidifie son système.

Il saisit une agrafeuse cutanée jetable. Un modèle Proximate. Acier inoxydable.

Clac.

La première agrafe mord la chair. Thorne ne bronche pas. Ses pupilles se rétractent.

Clac. Clac. Clac.

Quatre points de suture mécanique. Il recouvre le tout d'un pansement compressif au nitrate d'argent. La douleur se transforme en une brûlure sourde, gérable. Une donnée parmi d'autres.

Il vérifie sa montre. 06h04.

Le rendez-vous est fixé au "Sirocco". Un établissement de troisième zone situé sur les quais de déchargement. Un lieu où les dockers et les fantômes de la ville se mélangent avant l'aube.

Thorne se remet en mouvement. Il évite les caméras de surveillance de l'avenue principale. Il connaît les angles morts. Il utilise les zones d'ombre comme un scalpel utilise les plans de clivage anatomique.

Le "Sirocco" apparaît au bout de la rue. Une enseigne au néon défectueuse crachote une lumière rose sale. L'humidité sature l'air.

Thorne entre.

L'odeur le frappe. Tabac froid. Alcool frelaté. Sueur ancienne. Le sol en linoléum est poisseux. Dans un coin, un juke-box éteint ressemble à une carcasse métallique.

Le Capitaine Rousseau est assise au fond. Box numéro 4. Sous un ventilateur de plafond dont les pales tournent avec un bruit de hachoir rouillé.

Elle ne lève pas les yeux. Elle regarde le fond de son verre de genièvre.

Thorne s'assoit en face d'elle. La banquette en skaï soupire sous son poids. Il pose ses mains à plat sur la table. Ses doigts ne tremblent pas.

Rousseau sort une cigarette de son paquet de Gitanes. Elle tente de l'allumer. Sa main droite subit une secousse rythmique. Un tremblement essentiel, aggravé par l'alcoolisme chronique et le stress post-traumatique. Le briquet Zippo tinte contre la table.

Thorne prend le briquet. Il l'allume d'un geste sec. La flamme est stable.

— Tu as une sale gueule, Elias, dit Rousseau d'une voix de papier de verre.

— J'ai été opéré. Sans anesthésie.

Elle tire une bouffée de fumée grise. Ses yeux sont injectés de sang. Elle ressemble à une archive oubliée dans un sous-sol humide.

— La balle, dit Thorne. .45 ACP. Marquage laser. Tu as les résultats de la balistique ?

Rousseau laisse échapper un rire qui ressemble à une quinte de toux. Elle fouille dans sa sacoche en cuir râpé. Elle en sort une tablette de service, l'écran est fissuré.

— J'ai interrogé le serveur central de l'IBN, l'Index Balistique National. 04h15.

— Et ?

— Rien.

Thorne fronce les sourcils. La cicatrice sur son avant-bras le lance.

— Comment ça, rien ? La signature laser est unique. C'est un protocole de traçabilité gouvernementale ou de haute sécurité privée.

— Le fichier a été purgé, Elias. À 04h12. Trois minutes avant ma requête. Une suppression de niveau administrateur. "Erreur 404 : Data Corrupted".

Thorne analyse l'information. La vitesse de réaction de l'adversaire est supérieure à

celle des services de police. C'est une pathologie systémique.

— Qui a accès aux serveurs de l'IBN à cette heure-là ? demande Thorne.

— Personne. Ou tout le monde. Si tu as le bon code de chiffrement et une clé de sécurité RSA volée.

Rousseau pose sa main tremblante sur la table. Elle essaie de la stabiliser avec l'autre main. Un geste inutile. Elle regarde Thorne avec une pitié qui l'irrite.

— Tu es une anomalie, Elias. Le corps que tu as autopsié ? Il n'existe pas. Les rapports de police ont été modifiés. Le cadavre est répertorié comme un décès par overdose accidentelle. Pas de balle. Pas de chirurgie de l'ombre. Juste un junkie de plus dans une housse en plastique.

Thorne sent une pression dans sa poitrine. Ce n'est pas un infarctus. C'est la logique qui se referme sur lui.

— La balle portait mon nom, Rousseau.

— Ils ont effacé la preuve physique, Thorne. Les caméras de l'IML ont été coupées entre 03h40 et 04h00. Un "glitch" technique, selon la maintenance.

Rousseau boit une gorgée de son verre. Sa main droite frappe le verre contre ses dents. Le bruit est cristallin. Sec.

— J'ai reçu un virement, dit-elle soudain.

Le silence s'installe dans le box. Le ventilateur au-dessus d'eux semble ralentir.

Thorne fixe Rousseau. Il cherche un signe de mensonge. Il ne voit que de la fatigue et de la corruption organique.

— Combien ?

— Dix mille euros. Sur un compte offshore aux Caïmans. Ouvert à mon nom il y a deux heures.

Elle sort une enveloppe de sa poche intérieure. Elle la pose sur la table, entre eux.

— C'est pour moi, Elias. Pour que je ne pose pas de questions. Pour que je ferme mon dossier et que je rentre chez moi attendre ma retraite. Ils sont partout. Dans les serveurs, dans les banques, dans la hiérarchie.

Thorne regarde l'enveloppe. Elle contient une clé USB.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'ordre de mission. Ils ont fait une erreur. En purgeant le serveur de l'IBN, ils ont laissé une trace dans le tampon de la mémoire cache. Une adresse IP source. Elle provient d'un terminal situé dans la Zone de Fret 4.

Thorne se lève. Sa hanche le rappelle à l'ordre. Un pic de cortisol.

— Pourquoi tu me donnes ça ? Si tu as pris l'argent, tu devrais te taire.

Rousseau lève les yeux vers lui. Son regard est vide de tout espoir.

— Ma main tremble, Elias. Je ne peux plus tenir une arme. Je ne peux même plus tenir une fourchette sans en foutre partout. Mais je me souviens de qui tu étais sur la Costa del Sol. Tu n'es pas un légiste. Tu es une erreur de calcul.

Elle écrase sa cigarette dans le cendrier en verre.

— Pars, maintenant. Si tu restes, je vais devoir appeler le central. Ils surveillent mon GPS. Ils savent que je suis ici.

Thorne récupère la clé USB. Il la glisse dans la poche de son pantalon tactique. Le métal froid contre sa cuisse est une réalité tangible.

— Rousseau, dit-il avant de se détourner.

— Quoi ?

— Change de marque de tabac. Le goudron bouche tes artères fémorales. C'est pour ça que ta main tremble. L'hypoxie périphérique n'est pas une fatalité.

Il sort du "Sirocco" sans attendre de réponse.

L'air extérieur est acide. Thorne marche vers sa moto, une vieille Honda CB750 noire, garée trois rues plus loin sous un pont ferroviaire.

Le message est clair. L'institution n'est plus un sanctuaire. La police est un organe infecté. La balistique est une science morte.

Il monte sur la machine. Le moteur vrombit. Un son de métal en colère.

Il insère l'adresse IP dans son logiciel de navigation crypté. Zone de Fret 4. Un labyrinthe de containers et de grues automatiques.

Il regarde l'heure. 06h22.

Sa tension artérielle est à 14/9. Son corps commence à réclamer du repos, mais son cerveau fonctionne avec la précision d'un métronome.

Thorne engage la première. Le pneu arrière chasse sur le bitume humide avant de trouver de l'adhérence.

Il n'est plus un observateur passif. La dissection a commencé, et il est le seul à tenir le

manche du scalpel.

La ville défile. Des blocs de béton gris sous un ciel d'acier. Thorne accélère.

Il est seul.

C'est une configuration optimale. Les variables sont réduites au minimum. La survie n'est plus une question de chance. C'est une question de vitesse de coagulation.

Dans quarante minutes, le soleil se lèvera. Mais pour Elias Thorne, la nuit ne fait que commencer. Elle s'épaissit, elle se structure. Elle devient un champ de bataille géométrique.

Il tourne la poignée de gaz. La Zone de Fret 4 apparaît à l'horizon, silhouette de ferraille contre le gris de l'aube.

C'est là que l'exécuteur l'attend. C'est là que la vérité est enterrée sous des tonnes de marchandises de contrebande.

Thorne sourit. Un mouvement mécanique des muscles faciaux.

L'angle d'incidence est parfait.

Chapitre 6

La Chambre Froide

Le monte-charge gémit. Un cri de métal contre métal. Thorne plaque sa main sur le panneau de commande. La vibration remonte le long de son radius, s'arrête au coude. L'inertie l'écrase légèrement les vertèbres. Le sous-sol de l'ancienne usine textile n'est pas un refuge. C'est une boîte de conserve renforcée.

Les portes s'ouvrent sur un néant de béton.

Thorne ne cherche pas l'interrupteur. Il connaît la topographie par cœur. Vingt pas devant. Six pas à gauche. Le boîtier tactile de l'alarme émet un sifflement de basse fréquence. Il tape le code. Huit chiffres. Une suite de nombres premiers.

Les néons s'allument avec un retard de deux secondes. Un claquement sec. La lumière est une agression. Elle rebondit sur les plaques de plomb rivetées aux murs. L'isolation phonique est totale. Ici, le monde extérieur est une rumeur morte. L'air est filtré par un système HEPA. Il a un goût d'ozone et de poussière de silice.

Thorne retire sa veste de moto. Le cuir est lourd, imprégné de l'humidité acide de la ville. Il la jette sur un établi en acier brossé. Sous sa chemise, la sueur refroidit instantanément. Sa température cutanée chute. Réaction normale de vasoconstriction périphérique.

Il commence par le périmètre.

Il ouvre une mallette Pelican. À l'intérieur, quatre boîtiers FLIR de la taille d'un paquet de cigarettes. Des capteurs thermiques passifs. Il les déploie aux points

nodaux du sous-sol : l'accès du monte-charge, la bouche d'aération secondaire, l'escalier de service condamné, l'angle mort derrière les cuves de teinture.

Il connecte son terminal durci. L'écran affiche une grille topographique en 2D.

"Calibrage," murmure-t-il. Sa voix est un froissement de papier de verre.

Quatre points bleus apparaissent. Le logiciel segmente l'espace en zones de chaleur. Tout ce qui dépasse 35 degrés Celsius déclenche une impulsion sur son récepteur de poignet. Thorne ajuste le seuil de sensibilité. Il ne veut pas être alerté par un rat ou une fluctuation de la tuyauterie. Il veut l'empreinte thermique d'un prédateur.

Il se dirige vers l'établi central. L'autel.

Il sort le Sig Sauer P226 de son holster de hanche. Il retire le chargeur. Actionne la culasse. Une cartouche 9mm Parabellum est éjectée. Elle tinte sur l'inox. Thorne ne regarde pas la balle. Il démonte l'arme. Un geste mécanique. Le ressort récupérateur, le canon, la carcasse.

Il examine les rails de guidage à la loupe de joaillier. Aucune trace d'usure asymétrique. Il applique une goutte d'huile synthétique sur les points de friction. Le remontage prend quatorze secondes. Il insère un chargeur de quinze coups. Des balles à pointe creuse. Conçues pour l'expansion maximale dans les tissus mous. Pour arrêter un moteur biologique instantanément.

À côté de l'arme, il aligne ses instruments de travail.

Six scalpels à lame fixe. Acier au tungstène. Ils ne brillent pas, ils absorbent la lumière. Thorne les dispose par ordre de taille. Le numéro 10 pour les incisions cutanées larges. Le numéro 15 pour les dissections de précision. Il vérifie le tranchant sur le dos de son pouce. Une ligne rouge fine apparaît. La douleur est une

information. Elle confirme la qualité du biseau.

Il prépare les garrots tactiques. Des CAT (Combat Application Tourniquet) de septième génération. Il en place deux sur son gilet tactique, un sur sa cuisse gauche, un au niveau de la cheville droite. En cas d'hémorragie artérielle, il dispose de huit à douze secondes avant la perte de conscience. Le temps de poser un garrot est de quatre secondes. La marge de sécurité est acceptable.

Il s'assoit sur un tabouret pivotant. Ses mains sont posées à plat sur la table. Elles ne tremblent pas.

Son regard dérive vers le fond de la salle, là où repose le réfrigérateur industriel. C'est là qu'il stocke les solutions de perfusion, le sang O négatif et les anesthésiques locaux. C'est aussi là qu'il cache les dossiers qu'il n'a jamais rendus. Les autopsies de la Costa del Sol. Les cadavres qui n'ont jamais eu de nom.

Il pense à la balle extraite du foie au service de légistique. L'acier du scalpel contre la chemise de cuivre. Le nom gravé au laser : ELIAS THORNE.

L'Exécuteur ne se contente pas de tuer. Il communique. C'est une pathologie de la précision. Thorne reconnaît la signature. Vesper. Le nom n'est qu'une étiquette sur un dossier vide, mais le modus operandi est une constante physique. Vesper utilise la science de Thorne contre lui. Il lit les rapports d'autopsie pour comprendre comment les corps lâchent. Il étudie la trajectoire des projectiles pour optimiser le traumatisme balistique.

C'est un dialogue entre deux techniciens de la mort.

Thorne se lève. Il sent une pointe de douleur sous l'omoplate droite. Trop de tension musculaire. Il attrape une seringue stérile et une ampoule de lidocaïne. Il aspire le liquide. Sans hésiter, il plante l'aiguille dans le trapèze. L'injection est lente. Le froid

chimique envahit le muscle. Le spasme cède.

Il se dirige vers le moniteur de surveillance. La Zone de Fret 4 est calme sur les caméras de la ville qu'il a piratées. Des ombres allongées entre les containers. Des grues immobiles comme des squelettes de dinosaures.

"Tu es là," dit-il à l'écran.

Il sait que Vesper ne l'attend pas à la Zone de Fret 4. La Zone de Fret est un appât, une variable introduite pour tester sa réaction. Vesper est déjà dans la phase de traque active. Il suit l'odeur du formol.

Thorne ouvre un tiroir sécurisé. Il en sort un petit boîtier noir. Un émetteur GPS à spectre étalé. Il l'active. Le signal saute de fréquence toutes les millisecondes pour éviter le brouillage. Il le glisse dans la doublure de sa botte.

Il doit devenir la proie visible. L'incertitude est le seul facteur qu'il ne peut pas contrôler. Il doit donc la réduire à zéro.

Il s'approche du miroir au-dessus de l'évier de décontamination. Ses traits sont tirés. La lumière crue accentue les cernes, creuse les joues. Il ressemble à l'un de ses patients de l'IML. Un mort en sursis dont le cœur bat encore par habitude.

Il soulève la manche de son avant-bras gauche. La cicatrice de laparotomie est violacée sous les néons. Une ancienne erreur de jugement. Un souvenir de la Costa del Sol. Il passe ses doigts sur le tissu cicatriciel. Les sutures étaient parfaites. Soixante-douze points de soie.

Soudain, le terminal émet un signal sonore. Un bip court. Sec.

Zone 1. Le monte-charge.

Thorne s'immobilise. Sa respiration devient diaphragmatique. Profonde. Silencieuse. Ses pupilles se dilatent. Il ne regarde pas la porte. Il regarde l'écran thermique.

Une tache de couleur apparaît sur la grille. Jaune intense au centre, rouge sur les bords. Une signature thermique humaine. Elle se déplace lentement. Trop lentement pour un technicien de maintenance. Trop délibérément pour un intrus lambda.

L'intrus s'arrête devant le boîtier de l'alarme.

Thorne éteint la console centrale d'un coup de poignet. Le sous-sol est plongé dans le noir. Seuls les indicateurs d'état des capteurs FLIR projettent des points verts minuscules sur les murs de plomb.

Il saisit le Sig Sauer. Le poids de l'arme est une extension de son bras. Il ne ressent pas de peur. La peur est une réaction hormonale qui altère la motricité fine. Il la remplace par une analyse de données.

Distance : 18 mètres.

Obstacles : Trois piliers de béton, deux cuves d'acier.

Visibilité : Nulle pour l'intrus. Totale pour Thorne grâce aux capteurs thermiques qui relayent les données sur sa montre connectée.

La tache thermique sur son poignet bouge. Elle dépasse la zone de l'alarme sans essayer de la désactiver. L'intrus connaît le système. Ou il sait qu'il est déjà repéré.

Thorne se glisse derrière la cuve de teinture numéro 3. Le métal est froid contre son dos. Il sent l'odeur du solvant. Il attend.

La porte du monte-charge ne s'est pas ouverte. L'intrus est passé par la gaine technique. Un professionnel.

Un bruit de frottement. Très léger. Le son d'un vêtement en polymère contre un angle de mur.

Thorne consulte sa montre. La tache thermique est à 12 mètres. Elle se sépare en deux.

Une ruse. Un leurre thermique. L'intrus a jeté une source de chaleur — un chauffe-main chimique ou une lampe torche allumée — pour diviser l'attention.

Thorne ignore la tache qui s'éloigne vers la droite. Il se concentre sur la seconde, celle qui reste immobile, dissimulée derrière le premier pilier. Elle est basse. L'intrus est accroupi.

Le silence dans la Chambre Froide devient oppressant. Le ronronnement du système HEPA semble hurler.

"Docteur Thorne."

La voix est calme. Androgyne. Dépourvue de toute inflexion émotionnelle. Elle ne vient pas du pilier. Elle vient des haut-parleurs du système de surveillance.

Vesper a piraté le réseau local.

"Votre rythme cardiaque est à 88 battements par minute," continue la voix. "C'est élevé pour un homme de votre expérience. La lidocaïne ne suffit pas à masquer le stress métabolique."

Thorne ne répond pas. Il ajuste sa visée sur la masse thermique derrière le pilier. Il sait que c'est le leurre. Le vrai danger est ailleurs. Dans l'ombre. Dans les angles morts de la logique.

"La balle dans le foie était un diagnostic," dit Vesper à travers les membranes des enceintes. "Le patient est mort d'une insuffisance hépatique aiguë causée par un choc hypovolémique. Vous avez noté l'angle d'entrée ? Trente-deux degrés. Juste sous les côtes. Évitement des structures osseuses. C'est une procédure propre."

Thorne déplace lentement son canon vers le plafond. Les conduits d'aération.

"Vous perdez votre temps avec la balistique, Vesper," répond Thorne. Sa voix est stable. Un scalpel vocal. "Le corps humain est une machine imparfaite. On peut toujours trouver une faille. La question n'est pas de savoir comment vous l'avez tué. La question est de savoir pourquoi vous m'avez donné votre nom."

Un rire court, comme un clic d'obturateur.

"Ce n'était pas mon nom, Elias. C'était votre ordonnance."

Soudain, une explosion de lumière blanche sature la pièce. Une grenade assourdissante.

Thorne ferme les yeux une fraction de seconde avant la détonation. Il bascule sur le côté. Le son est un marteau-piqueur dans son crâne. Ses tympons vibrent. Mais il ne perd pas l'équilibre. Il connaît la géométrie de la pièce.

Il tire trois coups. Cadence rapide. *Bam-bam-bam.*

Il ne vise pas le pilier. Il vise la grille d'aération au-dessus du monte-charge.

Un cri étouffé. Un bruit de métal percuté. Un corps tombe lourdement sur le béton.

Thorne ne se précipite pas. Il reste bas. Il recharge. Un mouvement fluide. Le

chargeur vide tombe, le plein s'enclenche.

Il attend que la phosphénisation de ses rétines s'estompe.

Il avance, l'arme haute. Il utilise la technique du "pieing" pour dégager l'angle de la grille d'aération.

Au sol, une silhouette noire s'agite. Ce n'est pas Vesper.

C'est un homme. Jeune. Une tenue tactique bon marché. Il tient son épaule. Le sang est noir sous la lumière des néons qui vacillent. Thorne a touché l'artère circonflexe.

"Où est-elle ?" demande Thorne en s'approchant.

L'homme crache du sang. Ses yeux sont dilatés par la terreur, pas par la tactique. Un simple exécutant. Un appât humain.

"Elle... elle a dit que vous seriez... précis," bafouille l'homme.

Thorne range son arme. Il sort un scalpel de sa poche. Le numéro 10.

Il s'accroupit à côté du blessé. Il ne regarde pas le visage. Il regarde la plaie. Le flux pulsatile du sang. La vitesse de coagulation est compromise par l'adrénaline.

"Elle n'est pas venue," constate Thorne.

Il pose la lame du scalpel sur la gorge de l'homme. Pas pour tuer. Pour sentir la carotide. Le pouls est filant.

"Elle regarde," murmure l'homme.

Thorne lève les yeux vers l'une de ses propres caméras de surveillance. La diode rouge clignote. Vesper n'est pas dans l'usine. Elle est dans le flux de données. Elle l'observe à travers ses propres yeux électroniques.

Il se lève. Il laisse l'homme vider son sang sur le béton stérile. Il ne pose pas de garrot.

La Chambre Froide n'est plus un sanctuaire. C'est un laboratoire à ciel ouvert.

Thorne récupère son terminal. Il tape une commande rapide. *Format C:*. Les écrans s'éteignent les uns après les autres.

Il ramasse la douille de 9mm qu'il avait éjectée au début. Il la glisse dans sa poche.

Il quitte le sous-sol par l'escalier de service. Le monte-charge est un piège. La gaine technique est compromise. Il remonte vers la surface, vers l'air acide et la pluie de l'aube.

Vesper vient de terminer la phase d'observation.
La dissection va pouvoir passer au niveau supérieur.

Thorne monte sur sa moto. Le moteur démarre au premier tour de clé. Un rugissement sourd dans le silence industriel.

Il a quarante-deux heures.
Il doit trouver Rousseau. Le capitaine est la seule pièce du puzzle qui n'est pas encore sous le microscope de Vesper.

Il engage la première. Le pneu arrière mord le bitume.

Le soleil se lève sur la ville, une plaie orange sur un horizon de béton. Pour Elias

Thorne, la lumière est plus dangereuse que l'ombre. Elle révèle les structures. Elle expose les faiblesses.

Il accélère.

La vitesse de coagulation est désormais la seule constante qui importe.

Chapitre 7

Anatomie d'une Trahison

L'obscurité est une texture. Dans ce cabinet dentaire désaffecté du 13^e arrondissement, elle a le goût du plâtre sec et de la poussière ionisée.

Thorne gare la moto dans l'arrière-boutique. Le moteur claque en refroidissant. Un métronome thermique.

Il ne déballe pas son matériel immédiatement. Il observe. Trente secondes d'immobilité totale. Les pupilles s'adaptent. Le fauteuil d'examen ressemble à un squelette d'insecte géant sous sa bâche plastique.

Il traîne le sac mortuaire au centre de la pièce. Le nylon frotte sur le lino arraché. Un bruit de papier de verre.

Il ouvre la fermeture Éclair.

Le cadavre est celui de Marek. Un fixeur de seconde zone. Un type qui vendait des informations comme d'autres vendent des cigarettes de contrebande. Marek n'a plus de visage. La décomposition post-mortem est accélérée par l'humidité du sac.

Thorne enfle des gants en nitrile noir. Taille 8. Ajustement parfait.

Il saisit une lampe frontale LED. Faisceau blanc froid. 6000 Kelvins. La réalité devient chirurgicale.

Marek a une malformation dentaire. Une légère prognathie. Thorne insère un écarteur

buccal en acier inoxydable. Les articulations temporo-mandibulaires craquent. Le cadavre n'oppose aucune résistance. La rigidité cadavérique commence à se lever.

Thorne cherche la molaire 38. La sagesse inférieure gauche.

L'émail est intact. Trop intact. Une couronne en zircone, posée avec une précision inhabituelle pour un homme du profil de Marek.

Thorne saisit une précelle. Il frappe doucement. Le son est plein. Trop dense.

Il prend un moteur rotatif portable. Fraise diamantée. Vitesse maximale.

Le hurlement de la mèche déchire le silence du quartier endormi. L'odeur de poussière d'os et de céramique brûlée sature l'air. Thorne ne porte pas de masque. Il veut sentir la décomposition. C'est son indicateur de temps.

La couronne cède.

À l'intérieur de la pulpe évidée, un objet brille. Un parallélépipède de silicium noir. 2 millimètres de côté. Une puce RFID de grade militaire, enrobée d'une résine époxy biocompatible.

Thorne l'extrait avec une pince de joaillier. Ses mains ne tremblent pas. Le rythme cardiaque est à 55 battements par minute.

Il pose la puce sur un lecteur universel relié à son terminal durci. L'écran s'allume. Une lumière bleue, spectrale, inonde ses traits anguleux.

Le logiciel de décryptage mouline. Les algorithmes de force brute s'attaquent à la barrière AES-256.

Quatre minutes. C'est long.

Thorne profite de l'attente pour inspecter le foie de Marek. Il pratique une incision sous-costale rapide. Le scalpel glisse. Le foie est hypertrophié. Stéatose hépatique. Marek buvait. Mais ce n'est pas ce qui intéresse Thorne. Il cherche des traces de marquage chimique.

Rien.

Bip.

Le terminal a forcé le coffre-fort numérique.

Thorne s'assoit sur un tabouret de dentiste. Il fait défiler les fichiers. Ce ne sont pas des listes de noms. Ce ne sont pas des coordonnées bancaires.

Ce sont des schémas moléculaires.

Projet Hemo-Sync.

Thorne s'arrête sur une structure carbonée complexe. Il reconnaît la signature. C'est la sienne.

Il y a cinq ans, sur la Costa del Sol, il travaillait sur un substitut sanguin synthétique. Un transporteur d'oxygène à haute performance. Capable de maintenir un homme en état de combat après une hémorragie massive. Une coagulation instantanée déclenchée par signal enzymatique. La survie en kit.

Il pensait avoir brûlé toutes les données avant de simuler son suicide.

Un fichier vidéo apparaît. Pas de titre. Juste un horodatage : *Il y a 72 heures.*

Il clique.

L'image est granuleuse. Une caméra de surveillance en grand-angle. Un bureau luxueux. Un homme est assis, de dos. Devant lui, un écran affiche le rapport d'autopsie de l'IML signé par Elias Thorne, daté de la semaine dernière.

Une voix off. Calme. Distorsion électronique minimale.

— "Le Docteur Thorne a une écriture chirurgicale. Même dans ses rapports officiels. Il pense que le silence est une tombe. Il oublie que les morts parlent. Il a emporté le Hemo-Sync avec lui. Il est temps de récupérer l'investissement."

L'homme de dos se retourne. Le visage est flou, pixélisé volontairement. Mais Thorne reconnaît la bague à l'annulaire droit. Un sceau en onyx.

Le Cartel de la Costa del Sol. Ils n'ont jamais cru à la mise en scène du crash d'avion. Ils ont attendu qu'il refasse surface. Ils ont attendu qu'il se sente en sécurité derrière ses cadavres et son formol.

Le contrat n'est pas une exécution. C'est une extraction.

Vesper n'est pas là pour le tuer. Elle est là pour le vider de ses secrets. Puis de son sang.

Thorne ferme l'ordinateur.

Il regarde Marek. Marek était l'appât. La puce dans sa dent était le traceur.

Un signal GPS s'est activé au moment même où la puce a quitté l'environnement alcalin de la bouche.

Thorne se lève. Il ne range rien.

Il sort son téléphone jetable. Compose un numéro mémorisé.

— Rousseau.

— C'est Thorne.

— Tu es en retard, Elias. La police technique est déjà sur ton appartement. Ils ont trouvé du sang. Pas le tien.

— Marek est avec moi. Ou ce qu'il en reste.

— Quitte la ville. Maintenant.

— Ils veulent le Hemo-Sync, Rousseau. Ils savent pour la formule.

— De quoi tu parles ?

— Ne joue pas à ça. Tu savais qui j'étais quand tu m'as fait entrer à l'IML. Tu as pris ta part sur mon anonymat.

Un silence à l'autre bout du fil. Le bruit d'un briquet qu'on actionne. Une inspiration longue.

— Zone de Fret 4, répond Rousseau. Dans une heure. Si tu n'es pas là, je considère que tu es déjà sur la table de dissection.

Rousseau raccroche.

Thorne range le téléphone. Il retire ses gants. Il les jette sur le corps de Marek.

Il sort un flacon de sa poche. Accélérateur de combustion. Il en répand sur le cadavre, sur le fauteuil, sur le terminal.

Il craque une allumette.

La flamme est bleue au début. Puis elle devient orange, vorace. La résine des gants en nitrile dégage une fumée noire, toxique.

Thorne remonte sur sa moto. Il ne regarde pas l'incendie dans le rétroviseur.

Il roule vers le port.

La ville s'éveille. Les premiers bus de banlieue vomissent des travailleurs gris. Des ombres fonctionnelles.

Thorne analyse ses options. Vesper est une professionnelle de la géométrie balistique. Elle ne tire pas au hasard. Si elle ne l'a pas encore abattu, c'est qu'elle a besoin de lui vivant pour décoder la phase finale du Hemo-Sync.

La formule est incomplète dans les fichiers de Marek. La dernière séquence de liaison protéique est stockée dans la mémoire biologique de Thorne.

Il est son propre coffre-fort.

Il atteint la zone portuaire. Les grues géantes se découpent sur le ciel de plomb comme des potences.

Zone de Fret 4. Un labyrinthe de containers rouillés.

Thorne coupe le moteur à deux cents mètres du point de rendez-vous. Il finit à pied. Ses bottes résonnent sur le bitume humide.

Il sent l'odeur du tabac gris avant de voir Rousseau.

Le capitaine est appuyé contre une Peugeot 508 banalisée. Il a l'air vieux. Plus vieux que la veille. Ses mains tremblent légèrement. Il tient une cigarette qui se consume

toute seule.

— Tu as une sale gueule, Thorne.

— C'est le manque de sommeil. Où est la sortie ?

— Il n'y a pas de sortie. Vesper a verrouillé les quais. Elle travaille pour le Cartel, mais elle a des appuis en interne. Au quai des Orfèvres.

Thorne s'approche. Il s'arrête à trois mètres. Distance de sécurité.

— Pourquoi tu m'aides, Rousseau ?

— Je n'aime pas les travaux inachevés. Et je déteste qu'on utilise mes rapports d'autopsie comme manuels de tir.

Rousseau jette sa cigarette. Il ouvre le coffre de sa voiture.

À l'intérieur, un sac de sport en toile épaisse.

— Ton ancien équipement, dit Rousseau. Je l'avais gardé aux scellés. "Preuve non réclamée".

Thorne ouvre le sac.

Un Glock 17. Trois chargeurs de 17 coups. Un kit de suture chirurgicale. Des ampoules d'adrénaline. Et un gilet pare-balles en Kevlar léger.

— Ils arrivent, dit Rousseau.

Le bruit d'un moteur haute performance approche. Un ronronnement de prédateur.

Thorne enfle le gilet. Il vérifie la chambre du Glock. Un mouvement sec. Métallique.

— Va-t'en, Rousseau.

— Je suis déjà loin, Elias.

Le capitaine monte dans sa voiture. Il démarre et s'éloigne sans un regard.

Thorne reste seul au milieu des containers.

Une silhouette apparaît au bout de l'allée. À trois cents mètres.

Mince. Androgyne. Vêtue de gris technique.

Vesper.

Elle ne court pas. Elle marche. Elle tient son Sig Sauer le long de la cuisse. Elle sait qu'il n'a nulle part où aller.

Thorne ne cherche pas de couverture. Il retire sa blouse de légiste. Il apparaît en tee-shirt noir, les muscles des avant-bras saillants sous la lumière crue du matin.

Il lève son arme. Pas vers Vesper.

Il pointe le canon vers son propre bras gauche. Juste au-dessus de la cicatrice de laparotomie.

Vesper s'arrête net.

Elle comprend.

Thorne sourit. Un rictus sans joie.

— Tu veux la formule ? dit-il, sa voix portant dans le vent salin. Elle est dans l'artère brachiale. Sous forme de micro-capsules à libération lente. Si mon cœur s'arrête, elles se dissolvent. La formule est détruite en dix secondes par l'acidité sanguine post-mortem.

Vesper range son arme. Elle sort un couteau de combat. Lame en titane noir.

— On ne tire pas sur un coffre-fort, murmure-t-elle. On l'ouvre.

Elle commence à courir.

Thorne range son Glock. Il sort son scalpel de rechange. Un manche numéro 3. Lame de 11.

La chirurgie de terrain va commencer.

La vitesse de coagulation est de six minutes pour un homme sain.

Thorne a décidé qu'aujourd'hui, personne ne serait sain.

Chapitre 8

Livor Mortis

Vesper court. Sa foulée est une équation résolue. Pas de mouvement inutile. Les semelles en polymère s'écrasent sur le bitume craquelé de la Zone 4. Le bruit est mat. Un martèlement de métronome.

Thorne ne bouge pas. Il compte les battements de sa propre carotide. Soixante-douze. Stable. Le scalpel numéro 3 repose entre son pouce et son index. La lame de 11 brille sous le néon blafard d'un entrepôt voisin.

Dix mètres.

Vesper plonge. Le couteau en titane décrit un arc de cercle ascendant. Vise la carotide. Thorne pivote sur son axe. Un mouvement de hanche appris dans les morgues de Madrid. Il sent le souffle de la lame contre son menton.

Il contre-attaque.

Il ne cherche pas à tuer. Pas encore. Il vise les tendons. Le scalpel entaille la manche de la veste grise de Vesper. Un millimètre de trop vers la gauche. La lame rencontre le Kevlar. Échec.

Vesper tourne sur elle-même. Un coup de pied circulaire percute le plexus de Thorne. L'air quitte ses poumons. Une défaillance respiratoire immédiate. Thorne recule. Ses talons heurtent une caisse en bois.

Vesper s'arrête à deux mètres. Elle ne halète pas. Ses yeux sont deux fentes

d'obsidienne. Elle observe le bras gauche de Thorne. L'artère brachiale. Le coffre-fort.

— L'ouverture sera propre, dit-elle.

Sa voix est un frottement de métal sur du verre.

Thorne crache un filet de sang. Sa gencive est coupée. Il range son scalpel.
Lentement.

— Tu as besoin de moi vivant pour la séquence de décodage, murmure Thorne. Les micro-capsules sont thermosensibles.

Il glisse sa main dans la poche de son pantalon de treillis. Ses doigts rencontrent un cylindre froid. Aluminium brossé. Goupille de sécurité.

Vesper bondit à nouveau.

Thorne dégoupille. Il lâche l'objet à ses pieds.

L'explosion n'est pas sonore. Elle est thermique. Une détonation sourde, puis une expansion brutale de fumée blanche. Magnésium et phosphore blanc. Une température de combustion de 2 500 degrés Celsius.

L'écran thermique est total.

Thorne court. Il connaît la topographie de la Zone 4. Il a mémorisé les plans cadastraux avant de fixer le rendez-vous. Il s'engouffre dans le hangar 12. Une ancienne usine de traitement de poisson.

L'air sent la saumure ancienne et l'huile de moteur.

Il grimpe sur une passerelle métallique. Ses pas résonnent. Une erreur. Il ralentit. Il passe en mode prédateur.

Vesper est entrée. Il ne l'entend pas. Il sait qu'elle a activé ses lunettes thermiques. La fumée de magnésium sature les capteurs infrarouges pendant cent vingt secondes. Il a deux minutes.

Il atteint le poste de contrôle. Des écrans cathodiques brisés. Des câbles pendent du plafond comme des nerfs sectionnés.

Thorne ouvre son sac. Il en sort trois cylindres de gel. Nitrate d'argent et silice. Il les écrase contre les tuyaux de vapeur qui courent le long du mur. Le gel commence à chauffer. Il simule une signature thermique humaine. 37,2 degrés Celsius.

Il en place un au niveau de la cuve de décantation. Un autre près de la sortie de secours. Le troisième reste avec lui.

Le silence revient. Pesant. Clinique.

Au rez-de-chaussée, une porte grince. Vesper.

Elle est dans la salle. Elle scanne.

Thorne s'accroupit derrière une console de mixage chimique. Son cœur est monté à quatre-vingt-dix. Il contrôle sa respiration. Inspiration quatre secondes. Blocage deux secondes. Expiration six secondes. Diminution du CO₂ sanguin. Bradycardie provoquée.

Il observe Vesper à travers la grille de la passerelle.

Elle tient le Sig Sauer P226. Le silencieux allonge la silhouette de l'arme. Elle ne regarde pas avec ses yeux. Elle suit les leurres thermiques.

Elle pivote vers la cuve. Elle lève son arme.

Puff.

Une balle de 9mm subsonique percute le gel. La silice éclate.

Vesper ne recharge pas. Elle a compris le piège. Elle s'immobilise. Elle retire ses lunettes. Elle revient à l'optique humaine.

— Thorne, dit-elle. Ta vitesse de coagulation est de six minutes. La mienne est de zéro. Je suis déjà morte.

Thorne ne répond pas. Il ramasse un morceau de tuyau en cuivre. Il le lance à l'opposé de sa position.

Le bruit du métal sur le béton est un signal.

Vesper tire. Trois coups. Une cadence chirurgicale.

Thorne profite de l'écho pour se déplacer. Il glisse vers l'escalier de secours. Ses muscles brûlent. L'acide lactique sature ses fibres.

Il atteint la porte. Le froid extérieur le frappe au visage. 4 heures du matin. Le degré le plus bas de la nuit. L'hypothermie est une menace secondaire.

Il court entre les containers. Bleu. Rouge. Gris. Un labyrinthe de fer rouillé.

Soudain, une douleur fulgurante traverse son bras gauche.

Une décharge électrique. Puis la chaleur.

Il tombe. Roule sur le gravier.

Il regarde son bras. La manche de son tee-shirt est déchirée. Le sang commence à imbiber le coton noir.

Impact.

Il analyse la blessure. Entrée : face latérale du biceps. Sortie : face interne. Trajectoire tangentielle. Le projectile n'a pas logé.

Il pose ses doigts sur la plaie. Il cherche le pouls brachial.

Il est là. Faible. Filant.

La balle a frôlé l'artère. Elle ne l'a pas sectionnée, mais l'onde de choc a provoqué une distension des tissus. Une hémorragie en nappe commence.

Thorne se plaque contre la paroi froide d'un container.

Vesper est à cinquante mètres. Elle a utilisé un viseur laser. Un point rouge danse sur le métal, à quelques centimètres de la tête de Thorne.

— Tu as tremblé, murmure Thorne pour lui-même.

Non. Elle n'a pas tremblé. Elle a visé le bras pour immobiliser le "coffre-fort".

Le sang coule sur le poignet de Thorne. Il est chaud. Visqueux. La couleur est un rouge sombre, presque noir sous la lumière des projecteurs. C'est du sang veineux

mêlé à une fuite artérielle mineure.

Il doit agir.

Il sort une pince hémostatique de sa poche. Pas d'anesthésie. La douleur est une information.

Il mord son col de chemise. Il insère la pince dans la plaie.

Le monde devient blanc. Une explosion de synapses.

Il cherche l'artère. Il la sent. Elle palpite contre l'acier froid de l'instrument. Il clampe.

Le flux s'arrête.

Son bras gauche est désormais une zone morte. Ischémie provoquée. Il a vingt minutes avant la nécrose irréversible.

Il entend les pas de Vesper. Elle ne court plus. Elle savoure la fin de la procédure.

Thorne sort son Glock 17 de son holster dorsal. Sa main droite est stable.

Il n'a plus de fumigènes. Plus de leurres.

Il ne lui reste que la géométrie.

Le container derrière lequel il se cache est un modèle ISO de 20 pieds. Acier Corten. Épaisseur : 2 mm. Le 9mm Parabellum traverse l'acier Corten à cette distance.

Vesper le sait. Elle va tirer à travers la paroi.

Thorne se baisse. Il s'allonge au sol, dans la rigole d'évacuation des eaux de pluie.

Bang. Bang. Bang.

Trois perforations apparaissent dans le métal, à hauteur d'homme. Des éclats de peinture sautent.

Vesper avance. Elle est maintenant à dix mètres. Elle contourne le container par la droite.

Thorne attend. Il observe l'angle du container.

Il voit l'ombre de Vesper s'allonger sur le sol. Une silhouette allongée par la lune rousse.

Cinq mètres.

Quatre mètres.

Thorne ne tire pas. Il attend qu'elle dépasse l'angle mort.

Vesper apparaît. Le Sig Sauer pointé vers le bas. Elle s'attend à trouver un homme prostré, tenant son bras sanglant.

Elle voit Thorne au sol.

Leurs regards se croisent.

Thorne presse la détente.

La balle de Thorne percute le genou droit de Vesper. La rotule explose en une douzaine de fragments d'os et de cartilage. Une destruction mécanique irréparable.

Vesper s'effondre. Pas un cri. Juste un grognement sec.

Elle tente de lever son arme.

Thorne tire à nouveau. Le poignet droit. Le Sig Sauer vole dans l'obscurité.

Il se relève. Sa pince hémostatique est toujours plantée dans son bras. Il ressemble à une machine mal réparée.

Il marche vers elle.

Vesper est assise, le dos contre le container. Son pantalon technique est saturé de sang. L'hémorragie de l'artère poplitée est massive. Une fontaine pulsatile.

— Vitesse de coagulation, dit Thorne.

Il regarde sa montre.

— Tu as trois minutes avant le choc hypovolémique. Quatre avant l'arrêt cardiaque.

Vesper le regarde. Une lueur d'admiration dans ses yeux vides.

— Ouvre-moi, murmure-t-elle.

Thorne sort son scalpel. Il s'agenouille devant elle.

— Non. Je vais te regarder devenir un rapport d'autopsie.

Le livor mortis commence toujours par le silence.

Thorne desserre sa pince hémostatique d'un cran. Le sang recommence à circuler dans son propre bras. La douleur est une promesse de survie.

Il tourne le dos à Vesper.

Il marche vers la sortie de la zone de fret.

Derrière lui, le bruit de la respiration de l'exécuteur devient un râle sec. Puis plus rien.

La ville est sous hypoxie.

Thorne est le seul à respirer encore.

Il reste trente-six heures avant la prochaine balle.

Il doit trouver un endroit stérile. Il a une opération à pratiquer sur lui-même.

Le chapitre 8 se referme sur le bruit d'une sirène lointaine.

La science exacte a encore frappé.

Chapitre 9

Le Choix de Rousseau

L'interrogatoire se déroule dans le Local 402. Quatre murs de béton brut. Une table en acier brossé. Une suspension LED qui vibre à 50 hertz. L'air est recyclé, sec, chargé d'une odeur de poussière ionisée.

Le Capitaine Rousseau est assise. Son dos ne touche pas le dossier de la chaise. Elle observe la poussière qui danse dans le cône de lumière.

En face d'elle, le Commissaire Divisionnaire Vallier. Soixante ans. Costume en sergé gris. Cravate de soie noire. Ses mains sont posées à plat sur la table. Des mains de pianiste ou d'étrangleur. Entre elles, un dossier cartonné bleu. Le matricule de Thorne y est inscrit au marqueur indélébile.

— L'heure, Rousseau, dit Vallier.

Rousseau ne regarde pas sa montre. Elle connaît le rythme.

— 04h15.

— À 03h42, le Dr Elias Thorne a quitté l'Institut Médico-Légal. Il n'a pas signé sa sortie. Il a emporté un scalpel de type 4 et un kit de suture d'urgence. Les caméras du secteur 4 ont été court-circuitées. Un travail de professionnel. Un travail de fantôme.

Vallier ouvre le dossier. Il fait glisser une photographie thermique. On y voit une silhouette floue. Une forme humaine qui se dissout dans l'obscurité d'une ruelle.

— Thorne est un atout, reprend Vallier. Ou il l'était. Maintenant, c'est une fuite. Une hémorragie de données. Il sait pour la Costa del Sol. Il sait pour les corps que nous avons fait disparaître dans les fondations du nouveau tribunal.

Rousseau sent une goutte de sueur perler le long de sa colonne vertébrale. Elle ne bouge pas. Ses yeux restent fixés sur le bouton de manchette de Vallier. Or blanc. Discret. Mortel.

— Je ne suis pas son baby-sitter, dit Rousseau. Sa voix est un râle de tabac froid.

— Non. Vous êtes son point de contact. L'unique.

Vallier se penche en avant. L'odeur de son après-rasage — santal et métal — envahit l'espace vital de Rousseau.

— On a retrouvé l'Exécuteur. Vesper. Zone de fret 4. Elle est en état de choc hypovolémique. Artère poplitée sectionnée. Thorne l'a opérée à vif pour la neutraliser. Il a laissé sa signature. C'est une déclaration de guerre chirurgicale.

La main droite de Rousseau commence à vibrer. Le tremblement essentiel. 4.5 Hertz. Une oscillation rythmique, incontrôlable. C'est l'héritage d'une carrière passée à regarder le vide. Elle serre le poing. Ses phalanges blanchissent sous la pression.

— Où est-il ? demande Vallier. Sa voix est devenue plus basse. Plus dangereuse.

— Je l'ignore.

— menteuse. Votre téléphone a borné près de la planque de la rue de Charenton il y a deux heures. On a les relevés de la cellule 4G.

Vallier pose une tablette numérique sur la table. L'écran affiche une carte de la ville.

Un point rouge clignote. Le quartier des anciens abattoirs. Un dédale de briques et de ferraille.

— Donnez-moi la coordonnée exacte, Rousseau. On envoie une équipe de nettoyage. Pas des flics. Des techniciens de la disparition. Faites-le, et votre dossier de retraite sera validé demain. Pension complète. Villa à Biarritz. Oubliez Thorne. Oubliez la morgue.

Rousseau regarde la carte. Elle connaît ce point rouge. C'est la "Chambre Froide". La planque de Thorne. Un sous-sol blindé au plomb. Le seul endroit où Thorne peut s'ouvrir le bras pour extraire ce qu'il a à extraire.

Le silence s'installe. Il est épais. Visqueux. On entend le bourdonnement du néon.

Rousseau pense à Thorne. Elle revoit ses mains dans la salle d'autopsie. La précision du geste. La distance clinique. Thorne ne tue pas par plaisir. Il corrige des erreurs biologiques. Il est la suture qui empêche la ville de se vider de son sang.

— Il a besoin de soins, murmure Rousseau.

— Il a besoin d'une balle dans la nuque, corrige Vallier. La balistique est déjà prête. On utilisera son propre Sig Sauer. Suicide par remords. Propre. Net.

Vallier pousse la tablette vers elle.

— Tapez le code d'accès au serveur de géolocalisation tactique. Maintenant.

Rousseau hésite. Sa main droite est une bête sauvage. Elle la saisit avec sa main gauche pour la stabiliser. Elle tape le code. 8-4-1-2. L'interface s'ouvre.

Le curseur survole la zone des abattoirs.

Elle voit les unités de "nettoyage" se positionner sur l'écran. Des points noirs. Des prédateurs. Ils attendent le signal.

Elle regarde Vallier. L'homme est une statue de certitude. Il représente le système. La machine qui broie la viande pour faire du profit.

Rousseau déplace le curseur. Ses doigts sont agiles malgré le tremblement. Elle ne pointe pas la Chambre Froide. Elle sélectionne un entrepôt désaffecté à deux kilomètres de là, près du canal de l'Ourcq. Un cul-de-sac entouré de caméras de surveillance factices.

Elle valide.

— Voilà votre cible, dit-elle. Secteur Nord-Est. Entrepôt 12. Il est là-bas.

Vallier sourit. Un étirement de peau sans aucune chaleur. Il récupère la tablette.

— Sage décision, Capitaine. Restez ici. On va vérifier l'information. Si vous avez menti, la procédure de destitution commencera avant l'aube.

Il sort. La porte se verrouille de l'extérieur. Un clic pneumatique.

Rousseau est seule. 04h22.

Elle glisse sa main dans sa poche de veste. Elle en sort un vieux téléavertisseur Motorola. Un objet pré-numérique, impossible à tracer par les protocoles modernes. Elle a piraté la fréquence de l'IML il y a des années.

Elle tape un message court. Sept caractères.

"E-2. FUIR."

E-2. Le code d'extraction d'urgence.

Elle appuie sur "Envoyer". L'écran à cristaux liquides clignote une fois. Signal transmis.

Elle se lève. Elle s'approche du miroir sans tain. Elle sait que derrière, des techniciens l'observent. Elle sort un paquet de cigarettes froissé. Elle en allume une. La fumée est grise. Elle remplit ses poumons. La nicotine stabilise ses nerfs pour quelques secondes.

Le tremblement de sa main s'arrête.

Elle regarde ses doigts. Ils sont tachés de nicotine et d'encre. Des doigts de fonctionnaire corrompue. Mais ce soir, ils ont sauvé une vie. Ou retardé une mort.

À l'autre bout de la ville, dans la Chambre Froide, Thorne reçoit le message. Il est assis sur un tabouret en Inox. Sa veste est retirée. Son bras gauche est ouvert. Il utilise une écarteur de Farabeuf pour maintenir les berges de la plaie.

Il voit le message sur le bipeur posé sur son plateau d'instruments.

Il ne panique pas. Son rythme cardiaque est à 62 pulsations.

Il saisit une pince de dissection. Il plonge l'acier dans sa propre chair. Il sent le métal contre le traceur GPS logé sous son fascia. Un petit cylindre de titane.

Il tire. La douleur est une décharge électrique qui remonte jusqu'à sa mâchoire. Il ne crie pas. Il serre les dents.

Le traceur sort. Il est couvert de sang artériel. Vermillon. Brillant.

Thorne le dépose dans un bocal rempli de formol. Le liquide neutralise le signal de température corporelle. Sur les écrans de Vallier, le point rouge de la Chambre Froide va s'éteindre.

Il se lève. Il commence à suturer sa propre plaie. Points simples. Fil de nylon 3.0.

Rousseau, dans sa cellule de béton, regarde la fumée monter vers l'extracteur d'air.

Elle sait que Vallier reviendra. Elle sait que l'entrepôt 12 est vide. Elle sait que sa carrière est terminée. Peut-être même sa vie.

Mais Thorne est vivant.

Et Thorne est une science exacte.

Elle lâche sa cigarette. Elle l'écrase sous son talon. Le mégot est une tache noire sur le sol blanc.

— À vous de jouer, Elias, murmure-t-elle.

Dehors, la pluie commence à tomber. Une pluie acide qui lave le sang sur le bitume de la Zone 4.

La ville est sous hypoxie.

Le compte à rebours indique trente-cinq heures.

La vitesse de coagulation sociale est lente, mais la gangrène, elle, progresse toujours à la même allure.

Rousseau s'assoit à nouveau. Elle attend les bourreaux. Elle ne tremble plus.

Le silence revient dans le Local 402. Un silence de morgue. Un silence de rapport de police fini d'être rédigé.

Fin du chapitre 9.

Chapitre 10

Vices de Forme

04h12.

La pluie frappe le toit de la Honda dérobée. Un rythme binaire. Métronomique. Thorne serre le volant. Sa main gauche est engourdie. La suture sur son propre flanc tire à chaque mouvement de torsion. Le Vicryl 3.0 mord dans le derme. C'est une douleur propre. Utile. Elle le maintient éveillé.

Le quartier de la Plaine-Saint-Denis est un cadavre industriel. Les entrepôts sont des carcasses vidées de leur substance. L'humidité s'infiltré partout. Elle sature l'oxygène.

Thorne gare le véhicule derrière une benne à gravats. Il coupe le contact. Le silence retombe, lourd comme un linceul de plomb.

Il descend. Ses bottes tactiques s'enfoncent dans une boue huileuse.

L'objectif : "Le Sanctuaire".

Officiellement, une blanchisserie industrielle. Officieusement, une unité de soins intensifs pour les parias de la pègre. Le genre d'endroit où l'on ne demande pas de carte Vitale, mais où l'on vérifie le calibre de votre arme à l'entrée.

Thorne s'approche de la porte métallique. Une caméra thermique pivote dans son logement blindé. Il présente son visage à l'objectif. Son teint est livide sous le spectre infrarouge.

Le verrou magnétique claque. Un son sec. Rupture d'anévrisme.

L'intérieur sent le peroxyde et la sueur rance. Une odeur de peur chimiquement pure. Derrière le comptoir en Formica, une silhouette massive. On l'appelle "Le Turc". Un

ancien infirmier de guerre dont le permis d'exercer a fini dans une déchiqueteuse à Sarajevo.

— Thorne. Tu es censé être une légende urbaine. Ou un tas de cendres.

— J'ai besoin d'antibiotiques. Large spectre. Ceftriaxone. Vancomycine. Et du matériel de suture. Nylon. Monofilament.

— On n'est pas à l'IML, ici. C'est le tarif "survie". Double.

— Je paierai.

Le Turc l'observe. Il note la pâleur des conjonctives de Thorne. La raideur de sa démarche.

— Tu saignes, Elias.

— C'est sous contrôle.

Le Turc désigne le couloir sombre.

— Salle 4. Basile s'en occupe. Il a les clés de la réserve.

Thorne s'engage dans le couloir. Les néons grisés grésillent à 50 hertz. Au sol, le linoléum est jauni, marqué par des années de passages de civières.

La Salle 4 est une parodie de bloc opératoire. Une table en inox. Une lampe scialytique qui penche.

Basile attend.

Basile est un homme de détails. Un ancien anesthésiste qui a trop aimé le fentanyl.

Ses mains tremblent légèrement, un micro-vibrato qu'il tente de masquer en froissant un champ stérile.

— Elias. Le fantôme de la morgue.

— Basile. Les stocks. Vite.

Basile se tourne vers l'armoire vitrée. Ses gestes sont trop lents. Calculés.

Thorne analyse la pièce. Un scanner mental.

Un moniteur cardiaque qui bipe dans le vide.
Une poubelle à déchets infectieux remplie à ras bord.
Un téléphone portable posé sur un guéridon, l'écran tourné vers le haut. Une notification clignote.

Thorne ressent une variation de pression atmosphérique. Un changement imperceptible dans l'attitude de Basile.

Le cou est tendu. Le muscle sterno-cléido-mastoïdien est saillant. Basile transpire.
— La Vancomycine est au fond, marmonne Basile. Je dois chercher la clé.

Mensonge. La serrure est une came simple. Elle est déjà ouverte.

Thorne voit le reflet de Basile dans la vitre de l'armoire. L'anesthésiste glisse sa main droite vers la poche de sa blouse. Un geste saccadé. Peu professionnel.

— Vallier a mis un prix sur ta tête, Elias, dit Basile sans se retourner. Un chiffre avec beaucoup de zéros. De quoi acheter une retraite. Une vraie.

— La loyauté est une donnée volatile, Basile.

— C'est de la thermodynamique de base. La survie du plus fort.

Basile se retourne brusquement. Il tient un Scalpel n°11. Trop court pour une attaque frontale, mais suffisant pour sectionner une carotide.

Thorne n'attend pas l'estocade.

Il réduit la distance en un battement de cil. Sa main gauche saisit le poignet de Basile.

Une clé de bras descendante. Le radius craque. Un bruit de bois sec.

Le scalpel tombe sur le carrelage. Un tintement cristallin.

Basile ouvre la bouche pour hurler.

La main droite de Thorne plaque une compresse imbibée d'éther sur le visage de l'anesthésiste.

Basile se débat. Ses pupilles se dilatent. Hypoxie immédiate. Ses forces l'abandonnent.

Thorne le plaque contre la table d'opération. Il est froid. Chirurgical.
Il attrape une seringue pré-remplie sur le plateau de préparation.
L'étiquette indique : *Succinylcholine*.
Un curare dépolarisant. Le cauchemar des blocs.
Action immédiate. Paralysie totale des muscles striés. Diaphragme inclus.
Le patient reste conscient. Il sent tout. Il entend tout. Mais il ne peut plus respirer. Il s'asphyxie dans un corps devenu une prison de marbre.

— Tu as toujours aimé la chimie, Basile.

Thorne enfonce l'aiguille dans la veine jugulaire. Il pousse le piston.
Le corps de Basile se raidit instantanément. Une série de fasciculations musculaires parcourt ses membres. Puis, plus rien.
Basile regarde Thorne. Ses yeux sont des puits de terreur. Il ne peut plus fermer les paupières. L'iris est figé.

Thorne regarde sa montre.

— Trente secondes avant l'arrêt respiratoire complet. Trois minutes avant les lésions cérébrales irréversibles.

Il se détourne de l'agonisant. Il ouvre l'armoire.

Il saisit les flacons de Ceftriaxone. Un kit de suture Ethicon. Des pansements compressifs.

Il travaille avec une efficacité robotique.

Il range le matériel dans son sac en nylon noir.

Il revient vers Basile.

L'anesthésiste est bleu. Une cyanose périphérique qui gagne le visage. Ses poumons réclament de l'air, mais les muscles intercostaux sont morts.

Thorne saisit le téléphone portable de Basile.

Le dernier appel sortant : un numéro crypté.

Le message envoyé : "Il est là. Salle 4."

Thorne écrase le téléphone sous son talon.

Il regarde Basile. La conscience de l'homme s'effrite. La lumière s'éteint derrière ses pupilles.

— La trahison est une erreur de procédure, Basile. Elle mène invariablement à une défaillance systémique.

Thorne prend un ballon auto-remplisseur (Ambu) sur une étagère.

Il le pose sur le visage de Basile.

Il presse le ballon une fois. Une bouffée d'oxygène pour prolonger le supplice.

— Je ne vais pas te tuer. Pas encore. Tu vas servir de diversion.

Thorne entend des bruits de pas dans le couloir. Lourds. Militaires.

L'équipe de nettoyage de Vallier.

Ils sont rapides. Plus rapides que prévu.

Il éteint la lampe scialytique.

La pièce est plongée dans une pénombre bleutée, seulement percée par les voyants des moniteurs.

Thorne s'injecte une dose massive d'adrénaline dans la cuisse. Directement à travers le pantalon.

Le cœur s'emballe. Les vaisseaux se contractent. Sa vision devient un tunnel de haute résolution.

Il vérifie son Sig Sauer. Une balle dans la chambre. Quinze dans le chargeur.

Il ne sortira pas par la porte.

Il repère une bouche d'extraction d'air dans le coin supérieur gauche.

Il grimpe sur un chariot de soins. Ses muscles abdominaux hurlent. La suture menace

de lâcher.

Il arrache la grille. Un grincement de métal.

Il se hisse dans le conduit étroit. L'odeur de poussière et de graisse de moteur l'enveloppe.

En bas, la porte de la Salle 4 explose sous un coup de bélier.

Trois hommes en vestes tactiques pénètrent dans la pièce. Fusils d'assaut HK416.

Ils voient le corps de Basile sur la table, le ballon Ambu encore oscillant.

— Cible identifiée ! hurle l'un d'eux.

Ils se précipitent vers la table.

Erreur de débutant. Ils regardent le corps, pas le plafond.

Thorne glisse dans le conduit. Il rampe vers l'extérieur.

Il entend les premiers coups de feu en dessous. Ils tirent sur Basile. Ils pensent que c'est lui.

La confusion est une science exacte.

Thorne débouche sur le toit de la blanchisserie.

La pluie froide le gifle.

Il redescend par une échelle de secours, évite les flaques de lumière des projecteurs de sécurité.

Il atteint la Honda.

Il démarre sans allumer les phares.

Ses mains ne tremblent pas.

Il regarde son rétroviseur. Le "Sanctuaire" s'éloigne dans le brouillard.

Il ouvre un flacon de Ceftriaxone. Il avale deux comprimés sans eau. Le goût amer de la survie.

Le compte à rebours indique trente-quatre heures.

La gangrène n'attend pas. Thorne non plus.

Il doit trouver Vesper. Avant que la géométrie de la traque ne se referme sur lui.

Il engage la première. Les pneus crissent sur le bitume mouillé.

La ville est une plaie ouverte.

Thorne est le scalpel.

Fin du chapitre 10.

Chapitre 11

Corps Étranger

La Honda s'immobilise devant l'entrepôt. Secteur industriel sud. Zone de fret désertée par les vivants. Le moteur clique en refroidissant. Thorne reste immobile dans l'obscurité de l'habitacle. Ses yeux balayent les rétroviseurs. Rien. Juste le balancement rythmique d'une tôle mal fixée sur un hangar voisin.

Il descend. Ses articulations grincent. L'humidité sature l'air. 95 %.

Il déverrouille la porte blindée de la "Chambre Froide". Le code est une suite de nombres premiers. La serrure électronique libère le pêne avec un claquement sec. À l'intérieur, l'odeur est rassurante : ozone, éthanol, plomb. Les murs sont doublés de plaques de protection contre les radiations. Un bunker électromagnétique. Aucun signal n'entre. Aucun signal ne sort.

Thorne allume les tubes fluorescents. La lumière crue frappe le carrelage gris. Il retire sa veste de pluie. Ses mouvements sont lents, calculés. Il jette ses vêtements souillés dans un sac en polyéthylène. Il est nu sous le néon. Son corps est une carte de ses échecs passés. La cicatrice de laparotomie sur son flanc gauche ressemble à une fermeture Éclair mal fermée.

Il s'approche du plan de travail en acier brossé. Il lève l'avant-bras gauche.

Une boursouffure. Légère. Presque invisible à l'œil nu. Localisation : face antérieure de l'avant-bras, trois centimètres au-dessus du pli du poignet. Positionnée stratégiquement entre le *flexor carpi radialis* et le *palmaris longus*.

Il touche la zone. Ses doigts gantés de latex sont des capteurs de précision. La peau est tendue. Un œdème localisé. Une chaleur anormale. Sous le derme, un point dur. Cylindrique. Longueur estimée : 8 millimètres. Diamètre : 1,2 millimètre.

L'injection a eu lieu dans la bousculade de la sortie de secours de l'IML. Un choc épaule contre épaule. Une douleur brève, assimilée à une décharge d'électricité statique.

Thorne analyse la situation. Un traceur passif RFID ne suffirait pas. Il s'agit d'un émetteur actif à spectre étalé. Une balise sous-cutanée. Ils ne voulaient pas le tuer dans l'IML. Ils voulaient le marquer. Comme du bétail.

Le compte à rebours de sa survie vient de perdre de sa superbe. Le bunker bloque le signal pour l'instant, mais il ne peut pas rester ici éternellement.

Thorne prépare le champ opératoire.

Il dispose les instruments sur un champ stérile bleu.

- Scalpel, lame n°15.
- Pince de Halsted à mors courbes.
- Écarteurs de Farabeuf miniatures.
- Compresses de gaze tissée.
- Solution de Bétadine alcoolique.
- Flacon de Lidocaïne à 2 %.

Il regarde le flacon de Lidocaïne. Il repose le flacon. L'anesthésie provoque une vasoconstriction et un gonflement des tissus qui pourraient masquer la position exacte de l'objet. Il doit sentir le métal contre l'acier.

Il se lave les mains au savon chirurgical. Trente secondes. Friction vigoureuse jusqu'aux coudes. Il enfle une paire de gants stériles taille 7,5. Ajustement parfait.

Il s'assoit sur le tabouret pivotant. Son bras gauche repose sur un support capitonné. Il badigeonne la zone à la Bétadine. Le liquide brun trace un rectangle parfait sur sa peau pâle.

Thorne prend une inspiration profonde. Son rythme cardiaque chute. 55 battements par minute. Le calme des condamnés.

Il saisit le scalpel. Main droite. Prise de précision, comme un stylo.

La pointe de la lame touche l'épiderme. Le froid de l'acier provoque une érection pileuse. Il appuie. La résistance cutanée cède. Une ligne rouge apparaît.

L'incision mesure exactement huit centimètres. Thorne suit l'axe longitudinal du bras. Le sang afflue immédiatement. Un rouge sombre, veineux. Il ne s'arrête pas. Il incise le fascia superficiel. La douleur est un signal électrique clair, net. Un bruit blanc dans son système nerveux. Il l'isole. Il la range dans une boîte mentale étanche.

"Le corps est une machine," murmure-t-il. Sa voix est un froissement de papier de verre.

Il pose le scalpel. Il utilise une compresse pour éponger le sang. La visibilité est réduite. Il saisit l'écarteur. Il l'insère dans la plaie. Il écarte les berges de l'incision. Les tissus adipeux jaunes apparaissent sous la lumière crue.

Il cherche le corps étranger.

Ses doigts explorent la cavité béante. La douleur monte d'un cran. Un pic de 8 sur l'échelle d'Oxford. Sa vision se trouble sur les bords. Il se concentre sur le point focal. Là. Entre deux fibres musculaires. Un reflet métallique.

Le dispositif est entouré d'un début de gaine de fibrine. Le corps rejette déjà l'intrus.

Thorne prend la pince de Halsted. Ses mains sont d'une stabilité absolue. Pas un tremblement. Pas une hésitation. Il descend la pince dans l'incision. Les mors en acier s'ouvrent. Ils se referment sur l'objet.

Un clic métallique. Acier contre titane.

Thorne tire doucement. La résistance des tissus fibreux. Il doit disséquer au scalpel autour de la balise. Chaque mouvement est une agression directe contre son propre système nerveux. Sa respiration devient courte. Il transpire. Une goutte de sueur roule le long de sa tempe, s'arrête au bord de son masque chirurgical.

Il sectionne le dernier filament de tissu.

Le traceur sort.

C'est un cylindre de verre bio-compatible de la taille d'un grain de riz long. À l'intérieur, une bobine de cuivre microscopique et une puce de silicium. L'objet brille, maculé du sang de Thorne.

Il le dépose dans un bécher en verre rempli d'éthanol. Le sang se dilue en volutes roses.

Thorne ne prend pas le temps de contempler sa victoire. La plaie est ouverte. Le sang continue de couler sur le carrelage.

Il reprend le scalpel. Il inspecte la loge où se trouvait le traceur. Il cherche une seconde charge. Une sécurité. Rien.

Il saisit le porte-aiguille. Fil de suture monofilament 4-0. Résorption lente.

Il commence la fermeture. Premier point. Au centre de l'incision. Il perce le derme. Le nœud est serré avec une précision de machine-outil. Deuxième point. Troisième point.

Il réalise une suture intradermique. Les berges de la plaie se rejoignent parfaitement. Une cicatrice qui sera, dans quelques mois, une simple ligne blanche, presque invisible. Un secret de plus sous sa peau.

Il termine le dernier nœud. Il coupe le fil.

Il nettoie la zone. Applique un pansement compressif. Sa main gauche est engourdie. Les nerfs ont souffert, mais la fonction motrice est intacte.

Thorne se lève. Il sent un léger vertige. Hypotension orthostatique. Il boit un verre d'eau distillée. Le goût est neutre. Mort.

Il s'approche du bécher. Il observe le traceur.

"Tu m'écoutes encore ?"

Il prend le bécher et se dirige vers le fond de l'entrepôt. Là, un petit four à induction utilisé pour la fonte de métaux de précision. Il l'allume. La bobine de cuivre devient orange, puis blanche.

Il jette le traceur dans le creuset.

En quelques secondes, le verre éclate. Le silicium fond. La puce est vaporisée. Le signal est mort. Définitivement.

Thorne retourne à son bureau de métal. Il ouvre un ordinateur portable déconnecté de

tout réseau. Il insère une clé USB cryptée. L'écran affiche des schémas balistiques, des noms, des dates.

Le corps qu'il a autopsié à 03h42 n'était pas un hasard. La balle .45 ACP gravée à son nom n'était pas un avertissement. C'était une invitation.

Vesper utilise ses autopsies pour se perfectionner. Thorne fournit le feedback, Vesper ajuste le tir. Une symbiose macabre.

Thorne regarde son avant-bras bandé. La douleur irradie maintenant jusqu'à l'épaule. C'est une douleur utile. Elle le maintient éveillé. Elle lui rappelle qu'il est encore de la matière organique, pas seulement un rapport de police.

Il consulte les caméras de surveillance extérieures. La pluie tombe toujours sur la zone de fret.

Une silhouette apparaît à l'angle du hangar 4. Mouvements fluides. Androgynes. Une veste technique noire. Pas d'arme visible, mais la posture trahit le poids d'un Sig Sauer sous l'aisselle gauche.

Vesper.

Elle ne regarde pas vers l'entrepôt. Elle n'en a pas besoin. Elle sait qu'il est là. Elle sait qu'il a retiré le traceur. La disparition du signal était le signal.

Thorne éteint l'écran.

Il ne reste que trente-deux heures.

Il ouvre un tiroir. Il en sort un pistolet de scellement pneumatique, modifié. Dans le chargeur, des tiges d'acier chirurgical affûtées comme des scalpels.

La médecine est finie. La chirurgie commence.

Il vérifie la pression du réservoir d'air. Le manomètre indique 10 bars.

Thorne enfle une nouvelle blouse en néoprène noir. Il ramasse ses clés.

Il n'est plus la proie. Il est le corps étranger dans le système de Vesper. Et il va se faire extraire.

Il sort par la porte arrière, celle qui donne sur les voies ferrées désaffectées. Le métal de la porte claque derrière lui.

La nuit est une plaie ouverte.

Thorne s'enfonce dans le noir. Son pas est régulier. Son bras gauche ne tremble plus.

La vitesse de coagulation de la ville est lente ce soir. Le sang va couler longtemps avant de s'arrêter.

Fin du chapitre 11.

Chapitre 12

Zone de Fret 4

Zone de Fret 4.

Le brouillard est une soupe de particules fines. Visibilité : douze mètres. Les projecteurs au sodium pissent un jaune hépatique sur le bitume fissuré. L'air sent le gasoil brûlé et le sel marin. Les containers s'empilent. Des briques de fer de douze mètres de long. Rouge rouille. Bleu pétrole. Gris cendre. Un labyrinthe pour rats en sursis.

Thorne marche. Ses semelles en caoutchouc ne font aucun bruit sur le sol mouillé. Il porte sa blouse en néoprène sous une veste de quart. Le froid est une donnée technique. Il l'ignore. Son bras gauche tire. La cicatrice de laparotomie brûle. La douleur est un métronome. Elle cadence ses mouvements.

Il s'arrête au croisement des allées C et D.

Il sort le traceur de sa poche. Le petit boîtier noir luit d'une diode verte intermittente. C'est le cœur du piège. Thorne le fixe sur la paroi du container 7042 avec du ruban adhésif chirurgical. Hauteur d'homme. Il active le signal continu. Le bip électronique est inaudible pour l'oreille humaine, mais le récepteur de Vesper va hurler.

Thorne recule de dix mètres. Il grimpe sur une échelle de service. Le métal est glacé. Il atteint la passerelle supérieure, à six mètres du sol. Il s'allonge sur le ventre. La grille de la passerelle imprime son motif en losange sur sa peau.

Il sort le pistolet de scellement pneumatique modifié.

L'outil pèse trois kilos. Le réservoir d'air est plein. Dix bars de pression. Dans le chargeur, huit tiges d'acier chirurgical. Six pouces de long. Affûtées à la meule diamantée. Thorne vérifie le manomètre. L'aiguille est stable.

Il attend.

Le silence de la zone de fret est artificiel. Au loin, le gémissement d'une sirène de remorqueur. Le cliquetis du métal qui travaille sous le changement de température. Thorne régule sa respiration. Inspiration : quatre secondes. Apnée : deux secondes. Expiration : six secondes. Son rythme cardiaque descend à 52 battements par minute. La bradycardie est l'alliée de la précision.

Vesper arrive par l'Est.

Elle n'utilise pas de lampe. Elle n'en a pas besoin. Ses mouvements sont fluides, presque liquides. Une ombre plus dense que les autres. Elle porte une veste tactique ajustée. Un pantalon de combat noir. Ses bottes ne produisent aucune vibration. Elle tient son Sig Sauer P226 à deux mains. Le silencieux allonge la silhouette de l'arme. Un appendice mortel.

Elle s'arrête à l'angle du container 7042.

Elle scanne l'environnement. Sa tête bouge par saccades horizontales. Un prédateur apex. Elle sent l'anomalie. Thorne l'observe à travers la grille de la passerelle. Il voit le sommet de son crâne. Ses cheveux sont rasés de près. Elle ressemble à un mannequin anatomique en polymère.

Vesper avance d'un pas. Elle voit le traceur.

Elle ne se précipite pas. Elle s'accroupit. Son centre de gravité est bas. Elle tend la

main gauche vers le boîtier noir. Elle ne le touche pas. Elle vérifie l'absence de fils de détente. Elle est méthodique. Elle traite la scène comme une procédure administrative.

Thorne aligne la visée laser. Le point rouge est invisible dans le brouillard, mais la trajectoire est mémorisée. Il vise l'épaule droite. L'articulation acromio-claviculaire. Neutraliser le bras armé.

Il presse la détente.

Pschitt.

L'air comprimé se détend dans un sifflement sec. La tige d'acier fend le brouillard.

Vesper bouge au moment de l'impact. Un réflexe de survie pur. La tige ne frappe pas l'épaule. Elle traverse le trapèze supérieur et se fiche dans la tôle du container. Le bruit du métal contre le métal résonne comme un coup de feu.

Vesper ne crie pas. Elle roule sur le côté gauche.

Ploc. Ploc. Ploc.

Trois tirs de riposte. Les balles de 9mm subsoniques percutent la passerelle de Thorne. Des éclats de peinture sautent. Thorne se plaque contre le métal. Le son des impacts est mat. Le plomb s'écrase sur l'acier.

Il se déplace en rampant. La passerelle vibre. Vesper a déjà disparu dans l'ombre entre deux containers.

"Thorne."

Sa voix est blanche. Atone. Sans texture. Elle vient de nulle part. L'acoustique de la zone de fret brouille les sources.

"Vous avez manqué l'artère," dit-elle. "Une erreur de débutant."

Thorne ne répond pas. Parler est une perte d'oxygène. Il cherche le mouvement. Il voit une tache sombre au sol, près du container 7042. Du sang. Noir sous la lumière sodium. La coagulation a déjà commencé. Vesper perd du liquide, mais sa capacité opérationnelle reste intacte à 90%.

Il descend de la passerelle par le côté opposé. Il se laisse glisser le long d'un montant. Ses pieds touchent le bitume. Il est dans l'allée D.

Il sait comment elle réfléchit. Elle va contourner par le sud pour prendre de la hauteur. Elle veut le contact visuel. Elle veut la géométrie parfaite. Thorne change de paradigme. Il n'est plus le chirurgien. Il est le corps étranger.

Il court vers le hangar 4. Ses poumons brûlent. L'air est froid, sec. Une hypoxie volontaire. Il entre dans le hangar par une porte sectionnelle entrouverte.

L'intérieur est vaste. Des palettes de pièces détachées automobiles. Des fûts de solvant. L'odeur d'acétone est agressive. Thorne se dissimule derrière une pile de pneus.

Il sort une fiole de son kit médical. Adrénaline. 1mg/ml. Il plante l'aiguille directement dans sa cuisse, à travers le néoprène. Le piston s'enfonce.

L'effet est immédiat. Son cœur s'emballe. Ses pupilles se dilatent. Le monde devient d'une netteté insupportable. Les bruits sont amplifiés. Il entend le frottement du Gore-Tex de Vesper contre le cadre de la porte, à trente mètres de lui.

Elle est entrée.

Elle progresse dans l'obscurité totale. Elle utilise probablement des lunettes de vision nocturne. Thorne éteint les dernières lumières de son esprit. Il se fie à son instinct de réparateur de l'ombre.

Il déplace un fût d'huile. Le métal grince légèrement sur le béton.

Un tir immédiat. La balle percute le fût. L'huile commence à couler. Une flaque visqueuse se répand.

Vesper s'approche de la source du bruit. Elle se déplace en arc de cercle. Thorne est de l'autre côté de la pile de pneus. Il tient le pistolet de scellement à deux mains. Le réservoir indique 8 bars. Assez pour deux tirs.

Il attend qu'elle soit dans la flaque.

Le bruit de ses pas change. Un glissement humide.

Thorne surgit de derrière les pneus. Il ne vise pas. Il tire au jugé, vers la masse sombre.

Pschitt.

La tige d'acier frappe Vesper au niveau du flanc gauche. Elle traverse la veste tactique. Elle rencontre une plaque de céramique. Le choc est violent. Vesper est projetée en arrière. Elle perd l'équilibre sur l'huile.

Elle tombe. Son Sig Sauer glisse sur le béton.

Thorne bondit. Il n'utilise pas d'arme à feu. Trop de variables. Il utilise ses mains.

Il plaque Vesper au sol. Il écrase son genou sur son plexus solaire. Elle tente de lui crever les yeux avec ses doigts gantés. Thorne bascule la tête en arrière. Il saisit le poignet de Vesper. Il applique une torsion brutale. Le radius craque. Un son sec, comme une branche morte.

Vesper ne bronche pas. Elle utilise sa main valide pour sortir un couteau de combat de sa botte. Une lame en titane, traitée au carbone.

Elle frappe vers le cou de Thorne.

Il pare avec son avant-bras gauche. La lame s'enfonce dans le néoprène. Elle déchire la chair sur huit centimètres. Thorne ne ressent pas la douleur. L'adrénaline sature ses récepteurs. Il utilise le poids de son corps pour maintenir la pression.

Il saisit la tête de Vesper. Il la frappe contre le béton. Une fois. Deux fois.

Le crâne rencontre la pierre. Un bruit sourd de pastèque qui se fend.

Vesper ralentit. Ses mouvements deviennent désordonnés. Elle souffre d'un traumatisme crânien sévère. Hématome extradural en formation.

Thorne se relève. Il est couvert d'huile et de sang. Il ramasse le Sig Sauer de Vesper. Il éjecte le chargeur. Il vérifie la chambre. Une balle prête à l'emploi.

Il pointe l'arme sur le front de Vesper.

Elle le regarde. Ses yeux sont vitreux, mais son regard reste fixe. Fonctionnel.

"La mort est une science exacte," murmure Thorne. Sa voix est un râle.

Il ne tire pas.

Il range l'arme dans sa ceinture. Il a besoin d'elle vivante. Pour l'instant. Elle est la seule trace qui remonte jusqu'au sommet de la pyramide. Jusqu'à ceux qui ont gravé son nom sur une balle de .45.

Thorne sort un rouleau de ruban adhésif renforcé. Il lie les chevilles de Vesper. Il tire ses bras derrière son dos. Il serre les liens jusqu'à ce que la circulation se coupe. Cyanose des extrémités.

Il traîne le corps vers le fond du hangar, là où les camions de livraison sont stationnés.

Le brouillard à l'extérieur commence à se lever. La lumière du jour est une menace. Thorne consulte sa montre.

Il reste vingt-neuf heures.

Le compte à rebours continue. La vitesse de coagulation de la vérité est en train de s'accélérer.

Thorne ouvre la porte arrière d'une camionnette banalisée. Il y jette Vesper comme un sac d'organes à transplanter.

Il monte au volant. Ses mains tremblent. Le contrecoup de l'adrénaline. Il saisit le volant avec force pour stabiliser ses doigts.

Il démarre le moteur. Les phares déchirent l'obscurité du hangar.

Il quitte la Zone de Fret 4.

Derrière lui, le container 7042 garde la tige d'acier plantée dans sa paroi. Un stigmaté.

Thorne roule vers le centre-ville. Il a une patiente sur sa table d'opération. Et cette fois, il n'aura pas besoin d'anesthésie.

La nuit se referme. La plaie est propre. Pour l'instant.

Chapitre 13

Hémorragie Interne

Le sous-sol de l'ancienne usine textile pue le plomb et la poussière statique. C'est la « Chambre Froide ». Six dalles de béton armé au-dessus de la tête. Les murs sont tapissés de plaques de plomb. Aucun signal ne sort. Aucun signal n'entre. Thorne actionne l'interrupteur. Les néons clignotent avant de stabiliser une lumière bleutée, spectrale.

Vesper est au centre de la pièce. Assise sur une chaise chirurgicale en acier inoxydable, fixée au sol par des goujons d'ancrage. Ses chevilles et ses poignets sont entravés par du ruban adhésif renforcé. Des couches multiples. Thorne connaît la résistance à la traction de ce matériau. Trente kilos par millimètre carré. Un humain normal ne rompt pas cela. Vesper n'est pas un humain normal.

Thorne retire sa blouse de cuir. Ses mains sont sèches. Il enfle des gants en nitrile noir. Le craquement du latex contre la peau est le seul bruit dans le bunker.

— Ton pouls est à cinquante-deux battements par minute, dit Thorne.

Vesper ne répond pas. Ses yeux sont des optiques froides. Elle ne cherche pas à négocier. Elle n'insulte pas. Elle observe la pièce. Elle cartographie les angles morts. Elle cherche la faille structurelle.

— Tu as une micro-déchirure au niveau du muscle deltoïde droit, continue Thorne. Ton épaule est tombante de trois millimètres. L'impact contre le container a provoqué une luxation partielle. Tu l'as remise en place toi-même dans la camionnette.

Il s'approche d'un chariot d'instrumentation. Il saisit une pince hémostatique.

— Je ne vais pas t'interroger avec des mots. Les mots sont des variables instables. La chimie, en revanche, est une constante.

Thorne prépare une seringue. 10 mg de succinylcholine. Un curare à action brève. Paralysie neuromusculaire totale. Le sujet reste conscient. La douleur est intacte. Seule la capacité de hurler disparaît.

Un bruit métallique résonne dans le conduit d'aération. Un clic. Le cran de sûreté d'un Glock 17.

— Pose ça, Elias.

Le capitaine Rousseau est dans l'encadrement de la porte dérobée. Sa silhouette est épaisse, fatiguée. Son manteau est trempé par la pluie acide de la Zone 4. Elle tient son arme à deux mains. Ses doigts tremblent. C'est le tremblement essentiel du tabac et de la corruption.

— Rousseau. Tu es en dehors de ta juridiction, dit Thorne sans se retourner.

— Ma juridiction s'arrête là où commence le charnier, Elias. J'ai suivi la balise de la camionnette. Tu as enlevé une suspecte. C'est un aller simple pour les Baumettes.

— Ce n'est pas une suspecte. C'est une pièce à conviction biologique. Elle porte mon nom sur ses munitions.

Thorne ne lâche pas la seringue. Il évalue la distance. Quatre mètres. Rousseau est une cible facile, mais Thorne ne tue pas les flics. Pas encore.

Vesper, elle, ne regarde plus Thorne. Elle fixe Rousseau. Elle a détecté la faiblesse.

Le tremblement de la main droite. Le centre de gravité trop porté vers l'arrière.

Soudain, un craquement sec. Un bruit d'os qui se déboîte.

Vesper a rétracté son pouce gauche à l'intérieur de sa paume. Une auto-luxation volontaire. Elle glisse sa main hors du ruban adhésif. La peau s'arrache. Le sang sert de lubrifiant. C'est une procédure d'évasion mécanique.

— Attention ! hurle Thorne.

Vesper bascule. Elle n'essaie pas de se lever. Elle utilise le poids de la chaise fixée pour propulser son corps vers l'avant. Elle attrape le scalpel sur le plateau de Thorne dans un mouvement fluide, quasi invisible.

Rousseau tire.

Le coup de feu dans l'espace confiné est une agression sonore. 140 décibels. Les tympanes de Thorne sifflent. La balle de 9mm percute le mur de plomb. Éclat de métal.

Vesper est déjà au sol. Elle a sectionné les liens de ses chevilles d'un geste circulaire. Elle se redresse. Une panthère d'acier. Elle bondit sur Rousseau.

Rousseau panique. Elle tire une deuxième fois. Le projectile traverse l'épaule de Vesper sans l'arrêter. L'exécuteur ne ressent pas la douleur. C'est une information sensorielle qu'elle traite et ignore.

Vesper percute Rousseau. Le choc des corps est sourd. Thorne voit le Sig Sauer de Vesper — qu'elle a récupéré dans la doublure de la veste de Rousseau — sortir de nulle part.

Une détonation. Une seule.

Rousseau recule. Son dos frappe le chambranle de la porte. Son arme glisse de ses mains. Elle porte ses paumes à sa poitrine.

Vesper ne termine pas le travail. Elle pivote vers Thorne. Elle voit la seringue de curare. Elle voit le regard du légiste. Elle sait qu'elle est blessée à l'épaule. Elle évalue ses chances. Le bunker a deux issues. Elle choisit la ventilation. Elle disparaît dans l'ombre du couloir technique avec une agilité inhumaine.

Le silence revient. Plus lourd. Saturé par l'odeur de la poudre.

Rousseau s'effondre. Elle glisse le long du mur. Une trace de sang rubis marque le béton.

Thorne est déjà sur elle. Il déchire la chemise de Rousseau.

— Ne bouge pas, ordonne-t-il. Sa voix est un scalpel.

Diagnostic instantané. Plaie thoracique pénétrante. Quatrième espace intercostal, ligne médio-claviculaire droite. Le sang est rouge vif, mousseux.

— Pneumothorax ouvert, murmure Thorne.

Rousseau essaie de parler. Un râle sort de sa bouche. De la bulle sanglante se forme sur ses lèvres.

— Elias... attrape-la...

— Tais-toi. Économise ton oxygène. Ton poumon droit est en train de s'affaïsser. La pression intra-pleurale augmente. Le médiastin va basculer. Ton cœur va s'arrêter dans trois minutes.

Thorne regarde vers le couloir où Vesper a disparu. Elle est blessée. Elle ralentit. Il peut la rattraper. Il peut finir cette équation. Il peut savoir qui a gravé son nom sur la balle de .45. S'il part maintenant, il perd Rousseau. S'il reste, il perd la vérité.

Le choix n'est pas moral. Il est technique.

Thorne saisit une valve de Heimlich et un drain thoracique dans son kit d'urgence.

— La mort est une science exacte, Rousseau. Tu es une variable que je n'avais pas prévue.

Il plaque un pansement occlusif sur la plaie d'entrée. Il entend le sifflement de l'air aspiré par la cage thoracique. Le "bruit de succion".

Il prend un scalpel n°10. Pas de temps pour l'anesthésie locale.

— Ça va piquer.

Il incise. Rousseau hurle, mais le son est étouffé par le manque d'air. Thorne enfonce son doigt dans l'incision pour écarter les fibres du muscle grand dentelé. Il sent la plèvre. Il la perce. Un jet de sang et d'air chaud lui repeint le visage.

Hémothorax massif.

— Tu perds trop de liquide, dit Thorne. Vitesse de coagulation compromise par ton hypertension chronique.

Il insère le tube. Il le connecte au sac collecteur. Le poumon de Rousseau se redéploie avec un bruit de parchemin humide qu'on déplie. Elle inspire une bouffée d'air salvatrice. Ses yeux revulsés se fixent à nouveau.

Thorne vérifie le pansement. Il regarde sa montre. Vesper est partie depuis 120 secondes. Dans sa condition, elle a pu couvrir 300 mètres dans les tunnels de service. Elle est déjà hors de portée.

Il s'assoit par terre, à côté de Rousseau. Ses gants noirs sont rouges.

— Pourquoi tu m'as sauvé ? demande Rousseau dans un souffle.

Thorne regarde le sang qui remplit le drain. Constant. Rythmique.

— Parce que tu es mon seul témoin oculaire, répond-il froidement. Et parce que j'ai besoin de quelqu'un pour porter mon message au Préfet.

Il ramasse la douille du Sig Sauer de Vesper. Il l'examine à la lumière du néon. Elle est marquée d'un petit triangle gravé à la pointe de diamant. La signature de l'atelier de la Costa del Sol. Son ancien employeur.

Le passé ne coagule jamais vraiment. Il reste fluide, prêt à couler à la moindre incision.

— Elle va revenir, Elias, crache Rousseau. Elle ne laisse jamais un contrat ouvert.

— Je sais, dit Thorne. C'est pour ça que je vais transformer cet IML en abattoir.

Il se lève. Il laisse Rousseau contre le mur. Il se dirige vers son bureau. Il sort un téléphone jetable. Il compose un numéro qu'il n'a pas utilisé depuis dix ans.

— Ici Thorne. J'ai besoin d'une unité de nettoyage. Et de deux unités de sang O négatif.

Il raccroche.

Il regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. L'adrénaline est retombée, laissant place à une clarté chirurgicale.

Vesper a échoué. Elle a touché un organe non vital. Thorne, lui, vise toujours le centre.

Le compte à rebours indique vingt-sept heures.

La nuit est encore longue. Et Thorne vient de décider de passer à l'offensive. Il ne sera plus le légiste qui autopsie les morts. Il sera celui qui les fabrique.

Il ramasse son scalpel. L'acier brille.

— Chapitre suivant, murmure-t-il pour lui-même. L'excision.

Chapitre 14

Vitesse de Coagulation

Zone de Fret 4. 02h14.

L'air est saturé d'humidité acide. Le brouillard industriel rampe sur l'asphalte fissuré. Il lèche les bases des containers empilés comme des cercueils d'acier. Le silence est une masse solide. Il pèse sur les tympans.

Elias Thorne attend.

Il est accroupi derrière le bloc moteur d'un chariot élévateur en panne. Sa blouse en néoprène noir se confond avec les ombres. Il sent le froid du métal contre ses ombres. Il sent surtout la morsure de la plaie dans son flanc. Un drainage de fortune. Une suture rapide faite devant un miroir piqué. La douleur est une donnée. Un signal électrique qui remonte les fibres nerveuses jusqu'au thalamus. Thorne l'isole. Il la classe dans un dossier mental intitulé « Bruit de fond ».

Ses mains sont sèches. Elles ne tremblent pas.

Dans sa main droite, le manche en titane d'un scalpel de précision. Lame n°11. Forme triangulaire. Pointe effilée. Acier inoxydable à haute teneur en carbone. Un outil conçu pour l'excision, pas pour la guerre.

Il vérifie sa montre.

La pile est au lithium. Le cadran est sombre.

Vesper est là.

Thorne ne l'entend pas. Il la devine. Il perçoit une variation dans la densité du brouillard. Un déplacement de particules. Une odeur de solvant pour arme et de

graisse graphitée. Le Sig Sauer P226 est une extension de son bras droit. Elle ne cherche pas Thorne. Elle l'identifie. Pour elle, cette traque est une mise à jour de dossier. Un nettoyage de base de données.

Thorne expire. Il contrôle son diaphragme. Il réduit sa fréquence cardiaque à 55 battements par minute. Bradycardie provoquée. L'oxygène doit être économisé.

Une étincelle.

Le silencieux de Vesper étouffe la détonation. Le projectile de 9mm percute le mât métallique du chariot élévateur. Un sifflement sec. Un éclat de peinture. Thorne ne bouge pas. Il calcule la trajectoire. Angle d'incidence de 15 degrés. Distance estimée : vingt mètres. Elle utilise une optique thermique.

Thorne sort un petit flacon de son sac médical. De l'azote liquide.

Il le brise au sol, à trois mètres sur sa gauche.

Le choc thermique crée un nuage de vapeur instantané. Une tache blanche massive sur l'écran thermique de Vesper.

Elle tire trois fois. Le rythme est métronomique.

Thorne se déplace.

Il court en silence. Ses semelles en caoutchouc souple n'émettent aucun frottement. Il s'enfonce dans le labyrinthe des containers. Les parois métalliques sont froides. Elles résonnent avec le vent qui s'engouffre dans les travées. Zone de Fret 4 est un thorax géant. Les containers sont les côtes. Thorne est le virus.

Il s'arrête derrière un container bleu, marqué du logo d'une compagnie maritime disparue.

Il écoute.

Le bruit de la pluie sur le métal crée un tapis sonore blanc.

Puis, un craquement. Une semelle sur un gravillon.

Elle est à six mètres. De l'autre côté de l'arête d'acier.

Thorne visualise l'anatomie de Vesper.

1m75. Environ 62 kilos. Centre de gravité bas. Protection balistique de niveau IIIa sur le thorax. Le cou est exposé. Les articulations sont les points de rupture.

Il ne peut pas lutter contre le plomb. Il doit imposer la biologie.

Il ramasse un boulon rouillé. Il le lance contre un container opposé.

Le son métallique résonne.

Vesper pivote. Le mouvement est fluide. Professionnel.

Thorne surgit de l'ombre.

Il n'est pas un combattant. Il est un chirurgien.

Il ne frappe pas. Il incise.

Vesper perçoit le mouvement. Elle ramène le Sig Sauer.

Thorne est trop près. Il saisit le poignet de l'exécuteur. Sa main est un étau de tendons secs. Il n'essaie pas de désarmer. Il comprime le nerf cubital. La main de Vesper s'ouvre par réflexe neurologique. L'arme tombe. Le son du polymère sur le béton est définitif.

Elle réagit. Un coup de genou vers le plexus de Thorne.

Il pivote. Il absorbe le choc avec sa hanche.

La douleur dans son flanc explose. Un éclair blanc dans sa vision périphérique.

Il ne lâche pas.

Ils basculent contre la paroi froide du container. Le choc fait vibrer la structure.

Vesper sort un couteau tactique de sa botte. Lame tanto. Revêtement téflon.

Thorne voit la trajectoire. Une estocade vers la carotide.

Il incline la tête de six centimètres. La lame siffle près de son oreille. Elle entaille le néoprène de son col.

Thorne utilise son poids. Il plaque Vesper contre le métal.
Ses doigts cherchent des repères osseux. Il n'a pas besoin de lumière. Il connaît la carte.

Il trouve l'angle de la mâchoire. Il appuie son pouce sur le sinus carotidien.
Vesper tente de se dégager. Elle frappe Thorne aux côtes. Un craquement sec. La septième côte est brisée.

Thorne ne ressent rien. L'adrénaline sature ses récepteurs synaptiques.
Il a besoin d'une seconde. Une seule fenêtre de tir anatomique.
Vesper libère son bras. Elle lève son couteau pour un revers.

Thorne l'anticipe. Il ne bloque pas le bras. Il saisit l'arrière du crâne de Vesper.
Sa main gauche verrouille le front. Sa main droite, armée du scalpel, monte.
Le geste est précis. Chirurgical. Répété des milliers de fois sur des cadavres à la morgue.

La lame n°11 entre.
Le point d'insertion est l'espace sous-occipital. Entre l'os occipital et la première vertèbre cervicale. L'atlas.
L'acier glisse à travers les muscles trapèzes. Il pénètre la membrane atlanto-occipitale postérieure.
Aucune résistance osseuse.
La lame s'enfonce de quatre centimètres.

Thorne effectue une rotation du poignet de quinze degrés vers la gauche.
La pointe de l'acier sectionne la moelle allongée. La jonction C1-C2 est dévastée.
C'est une déconnexion système.

Le corps de Vesper se fige.
Ses yeux s'écarquillent. Les pupilles se dilatent instantanément. Mydriase bilatérale.
Le couteau tactique s'échappe de ses doigts. Il tinte sur le sol.

Ses poumons s'arrêtent de pomper. Son cœur bat encore, de manière erratique, mais le signal de commande a été coupé.

Thorne la maintient contre le container.

Il regarde ses yeux. Il n'y a pas de haine. Pas de satisfaction.

Juste une observation clinique du processus de mort.

— Paralysie respiratoire instantanée, murmure Thorne. Section du tronc cérébral. Ton diaphragme ne recevra plus jamais d'ordre.

Vesper tente de parler. Sa bouche s'ouvre. Aucun son ne sort. Juste un filet d'air résiduel qui siffle dans sa trachée.

Son regard s'embue. La conscience s'efface. L'hypoxie cérébrale commence.

Thorne retire la lame.

Il le fait avec précaution. Il ne veut pas abîmer l'outil.

Il essuie le sang sur la manche de la combinaison de Vesper. Un sang sombre.

Veineux.

Il laisse le corps glisser au sol.

Vesper s'effondre comme une marionnette dont on a coupé les fils. Ses membres se positionnent de manière non naturelle. Le signe de Babinski est présent. Les orteils s'écartent. Un dernier réflexe neurologique.

Thorne recule.

Il ramasse le Sig Sauer P226. Il retire le chargeur. Il éjecte la cartouche de la chambre.

Le cuivre brille sous la lumière orange d'un lampadaire lointain.

Il range l'arme dans sa ceinture.

Il regarde sa propre blessure. Le pansement est saturé. Le sang a traversé le néoprène.

Le flux est lent. Constant.

Il vérifie la couleur. Rouge vif. Artériel.

Il calcule sa propre vitesse de coagulation.

La pluie continue de tomber. Elle lave le sang sur le container bleu. Elle dilue le rouge en un rose pâle qui disparaît dans les égouts de la Zone 4.

Thorne sort son téléphone. Ses doigts laissent des empreintes sanglantes sur l'écran tactile.

Il appelle Rousseau.

Le capitaine décroche à la troisième sonnerie. Son souffle est court.

— C'est fini, dit Thorne.

— Vesper ? demande Rousseau.

— Un déchet biologique. Travée 14. Containers bleus.

— Tu es blessé ?

— Je suis en train de coaguler, répond Thorne. C'est une question de temps et de pression.

Il raccroche.

Il ne part pas tout de suite.

Il regarde le corps de Vesper une dernière fois. Elle n'est plus une menace. Elle n'est plus un agent. Elle est une pièce d'anatomie. Un assemblage de tissus qui va bientôt entamer son processus de décomposition.

Thorne ramasse son sac médical.

Il marche lentement vers la sortie de la zone de fret.

Chaque pas est une douleur. Chaque inspiration est un effort de volonté.

Il traverse le rideau de brouillard.

Le silence revient sur la Zone 4.
La mort est une science exacte.
Elias Thorne est un excellent scientifique.

Il disparaît dans l'ombre des hangars. Derrière lui, le corps de Vesper refroidit.
La température corporelle chute de 1,5 degré par heure.
Dans six heures, elle sera en équilibre thermique avec le béton.

Thorne a encore vingt-quatre heures avant que le Milieu n'envoie la suite.
Il doit trouver un endroit stérile.
Il doit se recoudre.
Le passé ne s'efface pas. Il s'excise.

La ville respire mal sous la pluie.
Thorne, lui, respire encore.
C'est tout ce qui compte pour le moment.

Il atteint sa voiture. Une berline grise, anonyme.
Il s'assoit au volant. Il ne démarre pas tout de suite.
Il regarde ses mains sur le volant.
Elles sont propres.
La pluie a fait le travail de désinfection.

Il engage la première. Les pneus crissent sur le gravier humide.
Le compte à rebours continue.
Vitesse de coagulation : normale.
Pronostic vital : réservé.

Thorne quitte la zone industrielle.
Il entre dans la nuit urbaine.
Le prédateur est devenu le chirurgien.

La ville est son bloc opératoire.
Et la séance n'est pas terminée.

Chapitre 15

Exsanguination

L'habitacle de la berline grise sent le fer et l'ozone. Thorne serre le volant. Ses jointures sont blanches. Le sang s'accumule dans sa chaussure gauche. Une flaque chaude. Inutile de regarder. Il connaît la topographie de sa propre plaie. Une déchirure de trois centimètres dans le muscle vaste latéral. Artère épargnée. Veine saphène intacte.

Il s'arrête à deux pâtés de maisons des urgences de l'Hôpital Central.

Il sort son téléphone. Une carte prépayée. Un seul appel.

Il compose le numéro direct de la criminelle.

— Officier à terre. Zone de fret 4. Hangar 12. Capitaine Rousseau.

Il raccroche. Il brise la carte SIM. Il jette le téléphone dans une bouche d'égout.

Il redémarre. Direction le nord. La zone industrielle désaffectée. Sa "Chambre froide".

La carcasse de l'usine de textile se dresse contre le ciel de plomb. Un squelette de briques et d'acier.

Thorne entre par le quai de déchargement. Il boite.

Le sous-sol est saturé de silence. L'air y est plus froid, plus sec.

Il allume les néons. Ils grésillent. 60 hertz. Une fréquence de migraine.

Il retire sa veste. La chemise est collée à sa peau par le sang séché.

Il prend un scalpel de calibre 10. Un flacon de Bétadine. Une agrafeuse chirurgicale

cutanée.

Il n'utilise pas d'anesthésique. La douleur est un indicateur de viabilité.

Il nettoie la plaie. Le liquide brun picote les tissus exposés.

Clac. Clac. Clac.

Huit agrafes. Le derme se rejoint. L'hémorragie s'arrête.

La vitesse de coagulation est optimale.

Thorne se lève. Il se dirige vers le fond de la pièce.

Un congélateur industriel ronronne dans un coin.

Il l'ouvre.

Une vapeur blanche s'en échappe.

À l'intérieur, un corps. Homme. Environ 45 ans. Morphologie similaire à la sienne.

C'est son "assurance vie". Un cadavre X récupéré trois mois plus tôt à l'IML, déclaré comme "indigent non réclamé". Thorne l'avait conservé pour cette éventualité précise.

Il sort le corps. Il est rigide. La glace craque sous les articulations.

Thorne commence la procédure de transfert d'identité.

Il prend une lime à métaux. Il l'applique sur les dents du cadavre. Il recrée les irrégularités de sa propre dentition.

Il utilise un dermographe. Une encre noire. Il tatoue une réplique exacte de sa cicatrice de laparotomie sur l'avant-bras gauche du mort.

Le travail est minutieux. Une heure. Deux heures.

Ensuite, les empreintes.

Thorne sort une solution d'acide chlorhydrique. Il en dépose une goutte sur chaque pulpe de ses propres doigts.

La peau brûle. Il ne cille pas.

Ses empreintes sont désormais illisibles. Une table rase biologique.

Il prend les mains du cadavre. Il les frotte contre les surfaces de la planque. Le clavier. La table d'opération. La poignée de la porte.

Il termine par le détail crucial.

Il récupère la balle de .45 ACP gravée à son nom, celle qu'il a extraite du foie du premier cadavre à l'IML.

Il incise l'abdomen du mort. Il glisse le projectile dans le foie congelé.

Il recoud avec un fil de nylon grossier.

Il vide deux bidons d'essence F sur le corps. Sur les dossiers médicaux. Sur les lits de camp.

Il recule vers la sortie.

Il craque une allumette.

Il la regarde brûler jusqu'à ses doigts.

Il la lâche.

Le feu dévore l'oxygène instantanément. Une boule de feu orange.

Thorne ferme la porte blindée du sous-sol.

L'isolation phonique en plomb contient l'enfer.

Dans trois heures, il ne restera que des os calcinés et une preuve balistique irréfutable.

Hôpital Central. Unité des soins intensifs.

Le capitaine Rousseau ouvre les yeux.

La lumière est trop blanche. Trop propre.

Une infirmière s'approche.

— Restez calme, Capitaine. Vous avez perdu beaucoup de sang.

Rousseau essaie de parler. Sa gorge est un désert de sable.

— Thorne...

— Qui ?

Rousseau referme les yeux. Elle se souvient de l'odeur de la Zone 4. Le métal froid.

La silhouette de Thorne disparaissant dans la brume.
Il l'a sauvée. Il l'a abandonnée.
Elle sent une présence à côté de son lit.
Un homme en costume gris. Inspecteur des affaires internes.
— Capitaine. L'usine de textile du quartier Nord a brûlé. On a retrouvé un corps.
Rousseau ne répond pas.
— Les empreintes correspondent au Dr Thorne. On a retrouvé une balle dans son foie. La même que celle du dossier X-402. Le légiste a conclu à un règlement de comptes.

Rousseau tourne la tête vers la fenêtre.
Elle sait que c'est faux.
Elle sait que Thorne est un artiste de la disparition.
Mais officiellement, Elias Thorne est une statistique de plus dans les registres de la morgue.

Institut Médico-Légal. 08h00.
L'odeur de café frais lutte contre celle du formol.
Le Dr Meyer entre dans la salle d'autopsie numéro 1.
Il a trente-deux ans. Des lunettes à monture d'écaille. Des mains qui tremblent légèrement quand il ajuste ses gants en latex.
Il regarde le tableau de service.
Un nouveau corps attend sur la table d'innox. Un accidenté de la route.
Meyer soupire. Il prend son scalpel.
La lame brille sous les néons.
Il commence l'incision en Y.
Il ne remarque pas que le réglage de la scie oscillante a été modifié.
Il ne remarque pas que les dossiers du mois dernier ont tous une petite marque discrète au stylo rouge dans le coin inférieur droit.

La routine reprend ses droits.
L'IML est une machine qui digère la mort.
Le Dr Thorne n'est plus qu'un nom sur un casier vide.

Gare routière internationale.
Le vent souffle des vieux journaux et de la poussière.
Un homme est assis sur un banc de plastique bleu.
Il porte une casquette de baseball sombre. Un blouson d'ouvrier.
Son visage est neutre. Inexistant.
Il regarde l'autocar pour la frontière.
Il ne ressent pas de soulagement. Il ne ressent pas de peur.
Il analyse simplement ses paramètres vitaux.
Pouls : 62 battements par minute.
Fréquence respiratoire : 14 cycles.
Hydratation : 70%.

Ses mains sont posées sur ses genoux.
Elles ne tremblent pas.
Elles sont sèches.
La peau des extrémités est lisse, rosée par la cicatrisation chimique.
Il n'a plus d'identité. Il n'a plus de passé.
Il n'est plus qu'un ensemble de fonctions biologiques en mouvement.

Le chauffeur de bus annonce le départ.
L'homme se lève. Il boite à peine.
Il monte les marches. Il tend son ticket.
Le chauffeur ne le regarde pas. Personne ne le regarde.
Il s'installe au fond, près de la vitre.

Le moteur vrombit. Les vibrations remontent dans ses vertèbres.
Le bus quitte la gare.
Il traverse la ville.
Il passe devant les zones industrielles. Devant les hôpitaux. Devant les morgues.
L'homme regarde les lumières défiler.
Il sait que le Milieu finira par comprendre.
Il sait que la traque ne s'arrête jamais vraiment.
Mais pour l'instant, le temps est suspendu.

Il sort un carnet de sa poche.
Une page blanche.
Il écrit une seule ligne.
Vitesse de coagulation : constante.

Il ferme le carnet.
Il ferme les yeux.
Le prédateur dort. Le chirurgien attend.
La ville s'efface dans le rétroviseur.
La nuit est une salle d'opération immense.
Et Elias Thorne vient de changer de bloc.

Le bus s'enfonce dans l'obscurité.
Il n'y a pas de conclusion.
Il n'y a qu'une suite de procédures.
La mort est une science exacte.
La survie est un art chirurgical.

Thorne respire lentement.
Le compte à rebours est reparti de zéro.
Le silence est total.

Enfin.

FIN

Merci d'avoir lu "Vitesse de Coagulation"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)